ATALA;

OU

LES AMOURS

DE

DEUX SAUVAGES

DANS LE DESERT:

Suivie de

RENÉ.

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

À LONDRES,

CHEZ COLBURN, LIBRAIRE,

No. 50, CONDUIT-STREET,

New Bond-Street.

1809.

De l'Imprimerie de Richard Taylor et Co.
Shoe Lane.

PRÉFACE.

J'ÉTOIS encore très-jeune, lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amériqne, je ne vis pas de sujet plus intéressant, sur-tout pour des François, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane en 1727. Toutes les tribus Indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir au pinceau un sujet presqu'aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragmens de cet ouvrage sur le papier; mais je m'apperçus bientôt que je manquois des vraies couleurs, et que si je voulois faire une image semblable, il falloit, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulois peindre.

En 1789, je fis part à M. de Malsherbes du dessein que j'avois de passer en Amérique. Mais desirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant cherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes Américaines, et je revins avec des plans pour un autre voyage, qui devoit durer neuf ans. Je me proposois de traverser tout le continent

de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sous le pole. M. de Malsherbes se chargea de présenter mes plans au gouvernement; et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragmens du petit ouvrage, que je donne aujourd'hui au public. On sait ce qu'est devenue la France, jusqu'au moment où la Providence a fait paroître un de ces hommes qu'elle envoie en signe de réconciliation, lorsqu'elle est lassée de punir. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père; ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talens, mourir des suites du traitement qu'elles avoient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé, s'est poignardé dans mes bras*.

* Nous avions été tous deux cinq jours sans nourriture.

Tandis que toute ma famille étoit ainsi massacrée, emprisonnée et bannie, une de mes sœurs, qui devoit sa liberté à la mort de son mari, se trouvoit à Fougères, petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive; huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de la Roche-Jacquelin, et obtient la grâce des prisonniers. Aussitôt elle vole à Rennes; elle se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes. Elle demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond: *Il faut que tu sois une coquine de*

De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragmens, en particulier *Atala*, qui n'étoit elle-même qu'un épisode des *Natchez*. *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des Sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout à-fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventures dans Atala. C'est une sorte de poëme*, moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amans qui marchent et causent dans la solitude; tout gît dans le tableau des troubles de l'amour, au milieu du calme des déserts, et du calme de la religion. J'ai donné à cet ouvrage les formes les plus antiques ; il est divisé en *prologue*, *récit*, et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme les *chasseurs*, les *laboureurs*, etc.; et c'étoit ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce, les Rapsodes chantoient, sous divers titres, les fragmens

royaliste que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence à tes prières. D'ailleurs, la république ne te sait aucun gré de ce que tu as fait : elle n'a que trop de défenseurs, et elle manque de pain.

* Dans un temps où tout est perverti en littérature, je suis obligé d'avertir que si je me sers ici du mot de poëme, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point un de ces barbares qui confondent la prose et les vers. Le poëte, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence; et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile, ou de Racine.

de l'Iliade et de l'Odyssée. Je ne dissimule point que j'ai cherché l'extrême simplicité de fonds et de style, la partie descriptive exceptée; encore est-il vrai, que dans la description même, il est une manière d'être à-la-fois pompeux et simple. Dire ce que j'ai tenté, n'est pas dire ce que j'ai fait. Depuis long-temps je ne lis plus qu'Homère et la Bible; heureux si l'on s'en apperçoit, et si j'ai fondu dans les teintes du désert, et dans les sentimens particuliers à mon cœur, les couleurs de ces deux grands et éternels modèles du beau et du vrai.

Je dirai encore que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes; il me semble que c'est une dangereuse erreur, avancée, comme tant d'autres, par M. de Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudroit être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'Enéide. On n'est point un grand écrivain, parce qu'on met l'ame à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

C'est Priam disant à Achille:

'Ανδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ ὀρέγεσθαι.

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mes fils.

C'est Joseph s'écriant:

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Egypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre, et en attendrir les sons. Les Muses sont des femmes célestes, qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point comme M. Rousseau, un enthousiaste des Sauvages; et quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société, que ce philosophe avoit à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, par-tout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé,* je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature,* on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature: l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans Atala, étant faciles à découvrir, et se trouvant résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici; je dirai seulement un mot de mes personnages.

Atala, comme le Philoctète, n'a que trois personnages. On trouvera peut-être dans la femme que j'ai cherché à peindre, un caractère assez nouveau. C'est une chose qu'on n'a pas assez développée, que les contrariétés du cœur humain: elles mériteroient d'autant plus de l'être, qu'elles tiennent à l'antique tradition d'une dégradation originelle, et que conséquemment elles ouvrent des vues pro-

fondes sur ce qu'il y a de grand et de mystérieux dans l'homme et son histoire.

Chactas, l'amant d'*Atala*, est un Sauvage, qu'on suppose né avec du génie, et qui est plus qu'à moitié civilisé, puisque non-seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné de grands avantages, en le faisant parler en Sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame et la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage: si je m'étois toujours servi du style Indien, Atala eût été de l'Hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, j'ai cru remarquer que ceux qui jusqu'à présent ont mis le prêtre en action, en ont fait ou un scélérat fanatique, ou une espèce de philosophe. Le *père Aubry* n'est rien de tout cela. C'est un simple Chrétien qui parle sans rougir *de la croix, du sang de son divin maître, de la chair corrompue*, etc. en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère aux yeux de certaines gens, sans toucher au ridicule. Si je n'attendris pas, je ferai rire: on en jugera.

Après tout, si l'on examine ce que j'ai fait entrer dans un si petit cadre, si l'on considère qu'il n'y a pas une circonstance intéressante des mœurs des Sauvages, que je n'aie touchée, pas un bel effet de la nature, pas un beau site de la Nouvelle-France que je n'aie décrit; si l'on observe que j'ai placé

auprès du peuple chasseur un tableau complet du peuple agricole, pour montrer les avantages de la vie sociale sur la vie sauvage; si l'on fait attention aux difficultés que j'ai dû trouver à soutenir l'intérêt dramatique entre deux seuls personnages, pendant toute une longue peinture de mœurs, et de nombreuses descriptions de paysages; si l'on remarque enfin que dans la catastrophe même, je me suis privé de tout secours, et n'ai tâché de me soutenir, comme les anciens, que par la force du dialogue: ces considérations me mériteront peut-être quelque indulgence de la part du lecteur. Encore une fois, je ne me flatte point d'avoir réussi; mais on doit toujours savoir gré à un écrivain qui s'efforce de rappeler la littérature à ce goût antique, trop oublié de nos jours.

Enfin, le sujet d'*Atala* n'est pas tout de mon invention; il est certain qu'il y a eu un Sauvage aux galères et à la cour de Louis XIV; il est certain qu'un missionnaire François a fait les choses que j'ai rapportées; il est certain que j'ai trouvé des Sauvages emportant les os de leurs aïeux, et une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre; quelques autres circonstances aussi sont véritables: mais comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.

ATALA.

PROLOGUE.

La France possédait autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire, qui s'étendait depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'est dans le golfe de son nom ; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues ; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson ; et le Mes-

chacebé *, qui tombe du nord au midi dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des Etats-Unis appellent le nouvel Eden, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur toutes les sources. Bientôt les vases les cimentent, les lianes les enchaînent, et des plantes y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Chariés par les vagues écumantes, ils descendent

* Vrai nom du Mississipi ou Meschassipi.

au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa grande voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forets, et des pyramides des tombeaux Indiens: c'est le Nil des déserts. Mais la grace est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la Nature; et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élévent comme de petits pavillons. Des serpens verts, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes, et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change tout-à-coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers

et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivière, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le superbe magnolia élève son cône immobile. Surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la fôret, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légérement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du Créateur,

y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on apperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux ; des carriboux se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent, en circulant, au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpens-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmures : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux, qui marchent, broutent, ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits ; des bruisse-

mens d'ondes, de faibles gémissemens, de sourds meuglemens, de doux roucoulemens, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottans, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à réunir tous les murmures; alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacebé par le père Marquette et par l'infortuné La Salle, les premiers Français qui s'établirent au Biloxi, et à la Nouvelle-Orléans, firent alliance avec les Natchez, nation Indienne, dont la puissance était redoutable dans ces contrées. Des injustices particulières, la vengeance, l'amour, ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avait parmi ces Sau-

vages un vieillard nommé Chactas *, qui, par son âge, sa sagesse, et sa science dans les choses de la vie, était le patriarche et l'amour des déserts. Il avait, comme tous les hommes, acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusque sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille, par une cruelle injustice, rendu à la liberté, et présenté à la cour de Louis XIV, il avait conversé avec les grands hommes de ce siècle; il avait assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet: en un mot, le Sauvage avait contemplé la société à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas jouissait du repos. Toutefois le ciel lui vendait encore cher cette faveur; le vieillard était

* *La voix harmonieuse.*

devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnait sur les côteaux du Meschacebé, comme Antigone guidait les pas d'Œdipe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisait Ossian sur les sommets de Morven.

Malgré la persécution que Chactas avait éprouvée des Français, il les aimait. Il se souvenait toujours de Fénélon, dont il avait été l'hôte, et désirait pouvoir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en présenta une occasion favorable. En 1725, un Français, nommé René, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacebé jusqu'aux Natchez, et demanda à être reçu *guerrier* de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans sa résolution, l'adopta pour fils, et lui donna pour épouse une Indienne, appelée Céluta. Peu de temps après ce mariage, les Sauvages se préparèrent à la grande chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des *Sachems* * pour commander cette expédition, à cause du respect que les peuples du désert lui portaient. Les prières et les jeûnes commencement : les Jongleurs interprètent les songes ; on consulte les Manitous ; on fait des sacrifices de petun ; on brûle des filets de langue d'original ; on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies : on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe : à l'aide des contre-courans, les pirogues remontent le Meschacebé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne ; les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux étonnés du jeune Français. Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leur pirogues, que la flotte Indienne, élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit devant

* Vieillards ou conseillers.

une légère brise, René, demeuré seul avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le satisfaire, et assis avec lui sur la poupe de la pirogue, il commence en ces mots :

RECIT.

LES CHASSEURS.

" C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit dans le désert. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage ; tu vois en moi l'homme sauvage que le hasard a civilisé. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie, par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement différente. Qui de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position ? C'est ce que savent les Génies, dont

le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble.

" A la prochaine lune des fleurs *, il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus †, que ma mère me mit au monde, sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étaient depuis peu établis dans la baie de Pensacola, mais aucun blanc n'habitait encore la Louisiane. Je comptais à peine dix-sept chutes de feuilles, lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui ‡ et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent ; mon père perdit la vie dans la mêlée, et je fus blessé deux

* Mois de mai.

† Neige pour année, 73 ans.

‡ Dieu de la guerre.

fois en le défendant. Oh! que ne descendis-je alors dans le pays des ames * ! j'aurais évité les malheurs qui m'attendaient sur la terre! Les Esprits en ordonnèrent autrement: je fus entraîné par les fuyards à Saint-Augustin.

" Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courais les risques d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan, nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile, et me présenta à une sœur avec laquelle il vivait sans épouse.

" Ce digne couple prit pour moi les sentimens les plus tendres. On m'éleva avec beaucoup de soins; on me donna toutes sortes de maître. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi du dégoût de la vie sociale. Je dépérissais à vue d'œil: tantôt je demeu-

* Les enfers.

rais immobile pendant des heures, à contempler la cime des lointaines forêts ; tantôt on me trouvait assis au bord d'un fleuve, que je regardais tristement couler. Je me peignais les bois à travers lesquels cette onde avait passé, et mon ame était toute entière à la solitude.

" Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtemens Européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai, en versant des torrens de larmes. Je me donnai des noms odieux, je m'accusai d'ingratitude. ' Mais enfin,' lui dis-je, ' o mon père, tu le vois toi-même ; je meurs, si je ne reprends la vie errante de l'Indien.'

" Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allais courir,

en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais voyant que j'étais résolu à tout entreprendre, fondant en pleurs, et me serrant dans ses bras : ‘ Va,’ s'écria-t-il, ‘ enfant de la nature ! reprends cette indépendance de l'homme, que Lopez ne te veut point ravir. Si j'étais plus jeune moi-même, je t'accompagnerais au désert (où j'ai aussi de doux souvenirs !) et je te remettrais dans les bras de ta mère. Quand tu seras dans tes forêts, songe quelquefois à ce vieil Espagnol, qui te donna l'hospitalité, et rappelle-toi, pour te porter à l'amour de tes semblables, que la première expérience que tu as faite du cœur humain, a été toute en sa faveur.’ Lopez finit par une prière au Dieu des Chrétiens, dont j'avais refusé d'embrasser le culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots.

“ Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti

de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avait prédit. Je fus reconnu pour Natché, à mon vêtement et aux plumes qui ornaient ma tête. On m'enchaîna, mais légérement, à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom, je répondis : 'Je m'appelle Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, qui ont enlevé plus de cent chevelures aux héros Muscogulges.'—Simaghan me dit : 'Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, réjouis-toi ; tu seras brûlé au grand village.'—Je repartis ; 'Voilà qui va bien ;' et j'entonnai ma chanson de mort.

"Tout prisonnier que j'étais, je ne pouvais, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, et sur-tout son allié le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité, son langage est harmo-

nieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux anciens cette simplicité joyeuse ; comme les vieux oiseaux du désert, ils mèlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité.

" Les femmes qui accompagnaient la troupe, témoignaient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnaient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie ; elles voulaient savoir si l'on suspendait mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançaient, auprès du nid des petits oiseaux. C'était ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète, m'avaient conseillé d'aimer. Je répondais avec naïveté aux mères, aux filles, et aux épouses des hommes. Je leur disais : ' Vous êtes les graces du jour, et la nuit vous aime comme la

rosée. L'homme sort de votre sein pour se suspendre à votre mamelle, et à votre bouche; vous savez des paroles magiques, qui endorment toutes les douleurs. Voilà ce que m'a dit celle qui m'a mis au monde, et qui ne me reverra plus! Elle m'a dit encore que les vierges étaient des fleurs mystérieuses qu'on trouve dans les lieux solitaires.'

" Ces louanges faisaient beaucoup de plaisir aux femmes: elles me comblaient de toutes sortes de dons; elles m'apportaient de la crême de noix, du suc d'érable, de la sagamité *, des jambons d'ours, des peaux de castor, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantaient, elles riaient avec moi, et puis elles se prenaient à verser des larmes, en songeant que je serais brûlé.

" Une nuit, j'étais assis auprès du bûcher de la forêt, avec le guerrier commis

* Sorte de pâte de maïs.

à ma garde. Tout-à-coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs roulaient sous sa paupière, et un petit crucifix d'or brillait à la lueur du feu, sur son sein. Elle était régulièrement belle, et l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des graces plus tendres: une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards; son sourire était céleste.

" Je crus que c'était la *vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre, pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui pourtant ne venait pas de la crainte du bûcher: ' Vierge! vous êtes digne des premières amours, et vous n'êtes pas faite pour les dernières. Les mouvemens d'un cœur qui va bientôt cesser de battre, ré-

pondraient mal aux mouvemens du votre. Comment mêler la mort de la vie? Vous me feriez trop regretter le jour. Qu'un autre soit plus heureux que moi, et que de longs embrassemens unissent la liane et le chêne!'

"La jeune fille me dit alors: 'Je ne suis point la vierge des dernières amours. Es-tu Chrétien?'—Je répondis que je n'avais point trahi les Génies de ma cabane. A ces mots, l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit: 'Je te plains de n'être qu'un méchant idolâtre! Ma mère m'a fait Chrétienne; je me nomme Atala, fille de Simaghan aux bracelets d'or, et chef des guerriers de cette troupe. Nous nous rendons à Apalachucla où tu serras bûlé.'—En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne."

Ici Chactas fut contraint d'interrompre son récit; les souvenirs se pressèrent en foule dans son ame, et deux sources de larmes coulèrent de ses yeux éteints, le

long de ses joues flétries : telles deux fontaines cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

" O mon fils," reprit-il enfin, " tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse. Hélas ! mon cher enfant, les hommes ne peuvent déjà plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer ! Plusieurs jours s'écoulèrent, et la fille du Sachem revenait chaque soir me parler auprès du bûcher. Le sommeil avait fui de mes yeux, et Atala était dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères.

" Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphemére sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de coteaux, qui, fuyant les uns erridères les autres, portent, en s'élevant jusqu'aux nues, des forêts étagées du copalmes, de citroniers, de magnolias et de chênes verts. Le chef

poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua a quelque distance, au bord d'un de ces *Puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étais attaché au pied d'un arbre, et un guerrier veillait impatiemment auprès de moi. J'avais à peine passé quelques instans dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. ' Chasseur,' dit-elle au héros Muscogulge, ' si tu veux poursuivre le chevreuil, je garderai le prisonnier.' Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef, s'élance du sommet de la colline, et alonge ses pas dans la plaine.

" Etrange contradiction du cœur de l'homme ! Moi qui avais tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimais déjà comme le soleil ; maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert était aussi troublée que

son prisonnier : nous gardions un profond silence ; les Génies de l'amour avaient dérobé nos paroles. Enfin, Atala, faisant un effort, dit ceci : 'Guerrier, vous êtes retenu bien faiblement ; vous pouvez aisément vous échapper.' A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue ; je répondis : 'Faiblement retenu, ô femme !——' Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques momens, puis elle dit : 'Sauvez-vous.'—Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde ; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. 'Reprenez-la ! reprenez-la !' m'écriai-je.—'Vous êtes un insensé,' dit Atala d'une voix émue : 'Malheureux ! ne sais-tu pas que tu seras brûlé ? Que prétends-tu ? Songes-tu bien que je suis la fille d'un redoutable Sachem ?'—'Il fut un temps,' répliquai-je avec des larmes, 'que j'étais aussi porté dans une peau de castor, aux épaules d'une mère. Mon

père avait aussi une belle hutte, et ses chevreuils buvaient les eaux de mille torrens; mais j'erre maintenant sans patrie. Quand je ne serais plus, aucun ami ne mettra un peu d'herbe sur mon corps, pour le garantir des mouches: le corps d'un étranger malheureux n'intéresse personne.'

"Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes tombèrent dans la fontaine.—' Ah!' repris-je avec vivacité, ' si votre cœur parlait comme le mien! Le désert n'est-il pas libre? les forêts n'ont-elles point des replis où nous cacher? Faut-il donc, pour être heureux, tant de choses aux enfans des cabanes? O fille plus belle que le premier songe de l'époux! ô ma bien-aimée! ose suivre mes pas dans la solitude.' Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre: ' Mon jeune ami, vous avez appris le langage des blancs, il est aisé de tromper une Indienne.' — ' Quoi!' m'écriai-je, ' vous m'appelez votre jeune ami! Ah! si un

pauvre esclave——' 'Eh bien!' dit-elle, en se penchant sur moi, 'un pauvre esclave—.' Je repris avec ardeur: 'Qu'un baiser l'assure de ta foi!'—Atala écouta ma prière: comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpement de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée.

"Hélas! mon cher fils, la douleur touche de près au plaisir. Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnait le premier gage de son amour, serait celui-là même où elle détruirait mes espérances? Cheveux blancs du vieux Chactas, quel fut votre étonnement, lorsque la fille du désert prononça ces paroles! 'Beau prisonnier, j'ai follement cédé à ton désir; mais où nous conduira cette passion? ma religion me sépare de toi pour toujours.—O ma mère! qu'as-tu fait?'—Atala se tut tout-à-coup, et retint je ne sais quel fatal secret près d'échapper à ses

lèvres. Ses paroles me plongèrent dans le désespoir. 'Eh bien !' m'écriai-je, 'je serai aussi cruel que vous ; je ne fuirai point. Vous me verrez dans le cadre de feu ; vous entendrez les gémissemens de ma chair, et vous serez pleine de joie.'—Atala saisit mes mains entre les deux siennes. 'Pauvre jeune idolâtre,' s'écria-t-elle, 'tu me fais réellement pitié ! tu veux donc que je pleure tout mon cœur ? Quel dommage que je ne puisse fuir avec toi ! Malheureux a été le ventre de ta mère, ô Atala ! Que ne te jettes-tu au crocodile de la fontaine !'

"Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commençaient à faire entendre leurs rugissemens. Atala me dit : 'Quittons cette grotte noire.' J'entraînai la fille de Simaghan aux pieds des côteaux, qui formaient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout était calme, superbe et mélancolique au

désert. La cigogne criait sur son nid, les bois retentissaient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons, et du hennissement des cavales siminoles.

" Notre promenade fut presque muette: je marchais à côté d'Atala ; elle tenait le bout de la corde, que je l'avais forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs ; quelquefois nous essayons de sourire ; un regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre ; une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tour à tour tranquille ; les noms de Chactas et d'Atala, doucement répétés par intervalles. Oh! première promenade de l'amour, il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisqu'après tant d'années d'infortune, vous remuez encore le cœur du vieux Chactas !

" Qu'ils sont incompréhensibles les mortels agités par les passions ! Je venais

d'abandonner le généreux Lopez, et de m'exposer à tous les dangers pour être libre! dans un instant le regard d'une femme avait changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées. Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane, et la mort affreuse qui m'attendait, j'étais dévenu indifférent à tout ce qui n'était pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étais rétombé tout-à-coup dans une espèce d'enfance; et loin de pouvoir rien faire pour me soustraire aux maux qui m'attendaient, j'aurais eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture.

" Ce fut donc vainement qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerais seul au camp, si elle refusait de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre fois.

" Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, notre troupe s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogulges, forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans toute la forêt. La nuit était délicieuse. Le Génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respirait la faible odeur d'ambre, qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins de fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine, qui régnait dans

la profondeur des bois: on eût dit que l'Ame de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert.

" Nous apperçumes à travers les arbres un jeune homme, qui, tenant à la main un flambeau, ressemblait au Génie du printemps, parcourant les forêts, pour ranimer la nature. C'était un amant qui allait s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse. Si la vierge étaignait le flambeau, elle acceptait les vœux offerts; si elle se voilait sans l'éteindre, elle rejetait un époux. Le guerrier, en se glissant dans les ombres, chantait à demi-voix ces paroles:

" ' Je devancerai les pas du jour sur le sommet des montagnes, pour chercher ma colombe solitaire parmi les chênes de la forêt.

" ' J'ai attaché à son cou un collier de porcelaines*; on y avoit trois grains rouges

* Sorte de coquillage.

pour mon amour, trois violets pour mes craintes, trois bleus pour mes espérances.

" ' Mila a les yeux d'une hermine et la chevelure légère d'un champ de riz : sa bouche est un coquillage rose, garni de perles ; ses deux seins sont comme deux petits chevreaux sans tache, nés au même jour d'une seule mère.

" ' Puisse Mila éteindre ce flambeau ! Puisse sa bouche verser sur lui une ombre voluptueuse ! Je fertiliserai son sein. L'espoir de la patrie pendra à sa mamelle féconde, et je fumerai mon calumet de paix sur le berceau de mon fils !

" ' Ah ! laissez-moi devancer les pas du jour sur le sommet des montagnes, pour chercher ma colombe solitaire parmi les chênes de la forêt.'

" Ainsi chantait ce jeune homme, dont les accens portèrent le trouble jusqu'au fond de mon ame, et firent changer de visage à Atala : nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fumes dis-

traits de cette scène, par une scène non moins dangereuse pour nous. Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servait de limite à deux nations. On l'avait placé au bord du chemin public, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'ame de l'innocente créature, et la rendre à la patrie. On y voyait dans ce moment des épouses nouvelles, qui désirant les douceurs de la maternité, cherchaient, en entr'ouvrant leurs lèvres, à récueillir l'ame du petit enfant, qu'elles croyaient voir errer sur les fleurs. Elles firent place à la véritable mère, qui déposa une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur la tombe. Elle arrosa la terre de son lait; ensuite s'asseyant sur le gazon humide, elle parla à son enfant d'une voix attendrie; elle disait:

" 'Pourquoi te pleurais-je dans ton berceau de terre, ô mon nouveau-né! Quand le petit oiseau devient grand, il

faut qu'il cherche sa nourriture, et il trouve dans le désert bien des graines amères. Du moins tu as ignoré les pleurs; du moins ton cœur n'a point été exposé au souffle dévorant des hommes. Le bouton qui sèche dans son enveloppe, passe avec tous ses parfums, comme toi, ô mon fils! avec toute ton innocence. Heureux ceux qui meurent au berceau! ils n'ont connu que les baisers et les souris d'une mère.'

" Déjà subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternitè, qui semblaient nous poursuivre dans ces solitudes enchantés. J'emportai Atala dans mes bras dans la profondeur des forêts, et je lui dis des choses, que je chercherais en vain à présent sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des vallées de glaces; les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard, sont comme les feux de l'astre du jour ré-

fléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché, et que la silence plane sur les huttes des Sauvages.

“ Qui pouvait sauver Atala? qui pouvait l'empêcher de succomber à la nature? Rien qu'un miracle, sans doute, et ce miracle fut fait. La fille de Simaghan eut recours au Dieu des Chrétiens: elle se précipita sur la terre, et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère, et à la reine des vierges. C'est de ce moment, ô René! que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion, qui dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons deux infortunés; de cette religion, qui opposant sa puissance au torrent déchaîné des passions, suffit seule pour les vaincre, lorsque tout les favorise, et le secret des bois, et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres. Ah! qu'elle me parut divine, la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui, à genoux devant un vieux pin tombé,

comme au pied d'un autel, offrait à son Dieu, ses vœux pour un amant idolâtre! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étaient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle allait prendre son vol vers les cieux ; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune, et entendre dans les branches des arbres, ces génies que le Dieu des Chrétiens envoie aux hermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui : j'en fus affligé, car je craignis qu'Atala ne restât pas long-temps sur la terre.

“ Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allais peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Nous avions été découverts : quatre hommes armés se précipitent sur moi ; le chef de guerre avait donné l'ordre de nous poursuivre.

" Atala, qui ressemblait à une reine pour l'orgueil de la démarche, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de Simaghan.

" Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous appercevons Apalachucla, située au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs, on me peint le visage d'azur et de vermillon, on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main une chichikoué*.

" Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en était fait de ma vie, quand tout-à-coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler.

" Tu connais, mon fils, les tourmens

* Instrument de musique des Sauvages.

que les Sauvages font subir aux prisonniers de guerres. Les missionnaires Chrétiens, au péril de leurs jours, et avec une charité infatigable, étaient parvenus, chez plusieurs nations, à faire substituer un esclavage assez doux, aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avaient point encore adopté cette coutume; mais un parti nombreux s'était déclaré en sa faveur. C'était pour prononcer sur cette importante affaire, que le Mico convoquait les Sachems: on me conduit au lieu des délibérations.

" Non loin d'Apalachucla, s'élevait sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formaient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étaient de cyprès poli et sculpté: elles augmentaient en hauteur et en épaisseur, et diminuaient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochaient du centre, marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partaient des bandes d'écorce,

qui passant sur le sommet des autres colonnes, couvraient le pavillon, en forme d'éventail à jour.

" Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins, faisant face à la porte du pavillon : le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi coloré pour la guerre. A la droite des vieillards, se placent cinquante femmes, couvertes d'une robe de plumes de cygnes. Les chefs de guerre, le tomahawk à la main, le pennache en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche.

" Au pied de la colonne centrale, brûle le feu du conseil. Le premier jongleur, environné de huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme, et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers ; ces prêtres, ces

nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil sauvage un appareil imposant.

" J'étais debout, enchaîné, au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire.

" Alors un Sachem de la tribu de l'aigle, se lève, et parle ainsi :

" ' Mon père le Mico, Sachems, matrones, guerriers des quatre tribus de l'aigle, du castor, du serpent et de la tortue, ne changeons rien aux mœurs de nos aïeux ; brûlons le prisonnier, et n'amollissons point nos courages. C'est une coutume des blancs qu'on vous propose, elle ne peut être que pernicieuse. Donnez un collier rouge, qui contienne mes paroles.

" ' J'ai dit.'

" Et il jette un collier rouge dans l'assemblée,

" Une matrone se lève, et dit :

" ' Mon père l'aigle, vous avez l'esprit d'un renard, et la prudente lenteur d'une tortue. Je veux éclaircir avec vous la chaîne d'amitié, et nous planterons ensemble l'arbre de paix. Mais changeons les coutumes de nos aïeux, en ce qu'elles ont de funeste. Ayons des esclaves qui cultivent nos champs, et n'entendons plus les cris du prisonnier, qui troublent le sein des mères.

" ' J'ai dit.'

" Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage, comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon, comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite, comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une forêt ; ainsi s'agitait et murmurait le conseil. Des

Sachems, des guerriers, des matrones parlent tour à tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions se divisent, le conseil va se dissoudre ; mais enfin l'usage antique l'emporte, je suis condamné au bûcher.

" Une circonstance vint retarder mon supplice ; la *fête des morts*, ou *le festin des ames* approchait. Il est d'usage de ne faire mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette grande cérémonie. On me confia à une garde sévère, et sans doute les Sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus.

" Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde, arrivaient en foule pour célébrer le festin des ames. On avoit bâti une longue hutte sur un site écarté. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit tous ces squelettes, par ordre et par famille, aux parois des murs de la *salle com-*

mune des aïeux. Les vents (il s'était élevé une tempête), les vents, les forêts, les cataractes mugissaient au dehors, tandis que les vieillards des diverses nations concluaient entr'eux des traités de commerce, de paix et d'alliance sur les os de leurs pères.

" On célébre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher, leurs bouches se rencontrent, leurs mains voltigent sur la baguette, qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nus s'entrelacent, leurs douces haleines se confondent ; elles se penchent, et mêlent leur chevelure ; elles regardent leurs mères, rougissent, on applaudit *. Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Matchimanitou, dieu

* La rougeur est sensible chez les jeunes Sauvages.

du mal. Il dit le premier homme, et la belle Atahensic la première de toutes les femmes, précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence; la terre rougie du sang fraternel; Jouskeka, l'impie, immolant le juste Tahouistsaron; le déluge descendant à la voix du grand Esprit, Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre. Il dit encore la belle Endaé, retirée de la contrée des ames par les douces chansons de son époux.

" Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture.

" Sur les bords de la rivière Chata-Uche se voyait un figuier sauvage, que le culte des peuples avait consacré. Les vierges avaient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu, et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique: c'était là qu'on avait creusé un immense tombeau. On part de

là salle commune des aïeux, en chantant l'hymne à la mort. Chaque famille porte quelque débris. On arrive à la tombe. On y descend les reliques ; on les y étend par couche, en les séparant avec des peaux d'ours et de castors. Le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'*arbre des pleurs et du sommeil.*

" Plaignons les hommes, mon cher fils! Ces mêmes Indiens, dont les coutumes sont si touchantes ; ces mêmes femmes, qui m'avaient témoigné un intérêt si tendre, demandaient maintenant mon supplice à grands cris, et des nations entières retardaient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un malheureux jeune homme souffrir des tourmens épouvantables.

" Dans une vallée au nord, à quelque distance du grande village, s'élevait un bois sombre de cyprès et de sapins, appelé le *bois du sang*. On y arrivait par les ruines d'un de ces monumens, dont on ignore l'origine, et qui sont l'ouvrage d'un

peuple maintenant inconnu. Au centre de ce bois s'étendait une arène, où l'on sacrifiait les prisonniers de guerre. On m'y conduit en triomphe: tout se prépare pour ma mort. On plante le poteau d'Areskoui; les pins, les ormes, les cyprès tombent sous la cognée; le bûcher s'élève; les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice; l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort:

"'Je ne crains point les tourmens: je suis brave, ô Muscogulges, je vous défie! je vous méprise plus que des femmes. Mon père Outalissi, fils de Miscou, a bu dans le crâne de vos plus fameux guerriers; vous n'arracherez pas un soupir de mon cœur.'

"Provoqué par ma chanson, un guer-

rier me perça le bras d'une flèche ; je dis : ' Frère, je te remercie.'

" Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le jongleur, qui défendit de troubler les génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plutôt prêts au lever de l'aurore, les peuples ne quittèrent point le *bois du sang ;* ils allumèrent de grands feux, et commencèrent des festins et des danses.

" Cependant on m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes, et je ne pouvais faire un mouvement, sans qu'ils en fussent avertis. La nuit avance ; les chants et les danses cessent par degrés ;

les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages errans ; tout s'endort : à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix, succèdent les plaintes du vent dans la forêt.

" C'était l'heure où une jeune Indienne qui ne vient que d'être mère, se réveille en sursaut au milieu de la nuit ; car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune errait dans les nuages, je réfléchissais sur ma destinée : Atala me semblait un monstre d'ingratitude. Moi qui m'étais dévoué aux flammes, plutôt que de la quitter !—m'abandonner au moment du supplice !—Et pourtant je sentais que je l'aimais toujours, et que je mourrais avec joie pour elle.

" Il est dans les extrêmes plaisirs, un

aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide ; dans les grandes douleurs, au contraire, il y a je ne sais quoi de pesant, qui nous endort ; des yeux fatigués par les larmes, cherchent naturellement à se fermer : la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer, jusque dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvais qu'on m'ôtait mes chaînes ; je croyais sentir ce soulagement qu'on éprouve, lorsqu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

" Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappait entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée à dénouer mes liens. J'allais pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche.

donné la vôtre pour moi. Oui, jeune idolâtre, ajouta-t-elle avec un accent qui m'effraya, le sacrifice sera réciproque.'

"Atala me remit l'arc et les flèches qu'elle avait eu soin d'apporter, ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouillait de ses larmes. 'C'est un baume, lui dis-je, que tu répands sur ma plaie.'—'Je crains plutôt que ce ne soit un poison, répondit-elle.' Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle rattacha avec une boucle de ses cheveux.

"L'ivresse qui dure long-temps chez les Sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées. Ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut du côté du couchant, persuadés que nous aurions essayé de nous rendre au Meschacebé ; mais nous avions pris notre route vers l'étoile

immobile*, en nous dirigeant sur la mousse du tronc des arbres.

" Nous ne tardâmes pas à nous appercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance. Le désert déroulait maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin, et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir? Souvent en regardant Atala, je me rappelais cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avait fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien long-temps, alors que les hommes vivaient trois âges de chêne.

" Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étais presque nu. Elle me broda des moçassines † de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenais soin à mon tour de sa parure. Tantot je lui mettais sur la

* Le Nord. † Chaussure indienne.

tête une couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières Indiens abandonnés ; tantôt je lui faisais des colliers avec des graines rouges d'azalea ; et puis je me prenais à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté.

" Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule, et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

" Souvent dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert, sont couverts d'une mousse blanche, qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous appercevez sur la nudité d'une savane, une ïeuse isolée, revêtue de cette draperie, vous croiriez

voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour, car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, viennent s'accrocher à ces mousses, et présentent avec elles l'effet d'une tapisserie en laine blanche, ou l'ouvrier Européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatans.

" C'était dans ces riantes hôtelleries, préparées au milieu des solitudes, par le grand Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendaient du ciel pour balancer ce grand cèdre ; que le château aérien, bâti sur ses branches, allait flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris ; que mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice, jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

" Chaque soir nous allumions un grand

feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrâsé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées *tripes de roches*, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, le sumach, l'érable, fournissaient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher, parmi les roseaux, une plante dont la fleur alongée en cornet, contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence, qui, sur la faible tige d'une fleur, avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait

jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

“ Hélas ! je découvris bientôt que je m'étais trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions elle devenait triste. Souvent elle tressaillait sans cause, et tournait précipitamment la tête. Je la surprenais attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportait vers le ciel avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayait sur-tout, était je ne sais quel secret, je ne sais quelle pensée, cachée au fond de son ame, que j'entrevoyais dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyais avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvais au même point. Que de fois elle m'a dit : ‘ O mon jeune amant ! je t'aime comme l'ombre des bois au milieu du jour ! tu es beau comme le désert avec toutes ses

fleurs et toutes ses brises. Si je me penche sur toi, je frémis; si ma main tombe sur la tienne, il me semble que je vais mourir. L'autre jour le vent jeta tes cheveux sur mon visage, tandis que tu te délassais sur mon sein; je crus sentir le léger toucher des Esprits invisibles. Oui, j'ai vu les chevrettes de la montagne d'Occone; j'ai entendu les propos des hommes rassasiés de jours; mais la douceur des chevreaux, et la sagesse des vieillards, sont moins plaisantes et moins fortes que tes paroles. Eh bien! pauvre Chactas, je ne serai jamais ton épouse!'

"Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son ame dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites; tout en faisait pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvait pas prendre sur un homme un

faible empire : pleine de passions, elle était pleine de puissance ; il fallait ou l'adorer, ou la haïr.

" Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Allégany, et nous atteignîmes une des branches du Tenase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve.

" Le village Indien de Stico, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruines, se montrait à notre gauche, au détour d'un promontoire : nous laissions à droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous entraînait, coulait entre de hautes falaises, au bout desquelles

Une seule corde restait, mais il paraissait impossible de la rompre, sans toucher un guerrier qui la couvrait toute entière de son corps. Atala y porte la main : le guerrier s'éveille à demi, et se dresse sur son séant. Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit voir l'Esprit des ruines ; il se recouche, en fermant les yeux, et en invoquant son Manitou : le lien est brisé. Je me lève, je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc. Mais que de dangers nous environnent ! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis dans l'ombre ; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfans poussent des cris, des dogues aboient sur notre passage. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlemens ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument, on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux : nous précipitons notre course.

" Quand l'aurore se leva sur les Apalaches, nous étions déjà loin. Grand Esprit! vous le savez, quelle fut ma félicité, lorsque je me retrouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnait à moi pour toujours! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan: ' Les hommes sont bien peu de chose; mais quand les génies les visitent, alors ils ne sont rien du tour. Vous êtes un génie, vous m'avez visité, et je ne puis parler devant vous.'—Atala me tendit la main avec un sourire mélancolique: ' Il faut bien,' dit-elle, ' que je vous suive, puisque vous ne voulez pas fuir sans moi. Cette nuit, j'ai séduit le jongleur par des présens, j'ai enivré vos bourreaux avec de l'essence de feu*, et j'ai dû hasarder ma vie pour vous, puisque vous aviez

* De l'eau-de-vie.

on appercevait le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étaient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur Indien, qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressemblait à une statue, élevée dans la montagne au génie de ces déserts.

" Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène, quand tout-à-coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie : elle chantait la patrie absent.

" 'Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

" 'Si le geai bleu du Meschacebé disait à la Nompareille des Florides : Pourquoi vous plaignez-vous si tristement ? n'avez-vous pas ici de belles eaux et de beaux ombrages, et toutes sortes de pâtures comme dans vos forêts ? Oui, répondrait

la Nompareille fugitive ; mais mon nid est dans le jasmin : qui me l'apportera ? et le soleil de ma savane, l'avez-vous ?

" 'Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

" 'Après les heures d'une marche pénible, le voyageur s'assied tristement. Il contemple autour de lui les toits des hommes ; le voyageur n'a pas un lieu où reposer sa tête. Le voyageur frappe à la cabane, il met son arc derrière la porte, il demande l'hospitalité : le maître fait un geste de la main ; le voyageur reprend son arc, et retourne au désert !

" 'Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

" 'Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres épanchemens du cœur, longues habitudes d'aimer si néces-

saires à la vie, vous avez rempli les journées de ceux qui n'ont point quitté leur pays natal! Leurs tombeaux sont dans leur patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de leurs amis, et les charmes de la religion!

" 'Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères!'

" Ainsi chantait Atala: rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement, elles furent recueillies par un faible écho, qui les redit à un second plus faible, et celui-ci à un troisième plus faible encore: on eût cru que les ames de deux amans, jadis infortunés comme nous, attirées par cette mélodie touchante, se plaisaient à en soupirer les derniers sons dans la montagne.

" Cependant la solitude, la présence

continuelle de l'objet aimé, nos malheurs même, redoublaient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençaient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, allaient triompher de ses vertus chrétiennes. Elle priait continuellement sa mère, dont elle avait l'air de vouloir appaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandait si je n'entendais pas une voix plaintive, et si je ne voyais pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, mais toujours brûlant de désir, songeant que j'étais peut-être perdu sans retour dans ces forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras; cent fois je lui proposai de bâtir une hutte dans ces déserts, et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours: 'Songe,' me disait-elle, 'mon jeune ami, qu'un guerrier se doit à sa patrie; qu'est-ce qu'une faible femme auprès des devoirs que tu as à remplir? Prends courage, fils

d'Outalissi, ne murmure point contre ta destinée : le cœur de l'homme est comme l'éponge du fleuve, qui tantôt boit une onde pure dans les temps de sérénité, tantôt s'enfle d'une eau bourbeuse, quand le ciel a troublé les eaux. L'éponge a-t-elle le droit de dire : 'Je croyais qu'il n'y aurait jamais eu d'orages, et que le soleil n'aurait jamais été brûlant ?'

" O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi des retraites sauvages : les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpens, dévorés des bêtes, trouvant difficilement une chétive nourriture, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas, nos maux semblaient ne pouvoir plus s'accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble.

" C'était le vingt-septième soleil depuis

notre départ des cabanes : la *lune de feu** avait commencé son cours, et tout annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones Indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulemens d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés dans le fleuve, nous nous hâtâmes de gagner le bord, et de nous retirer dans une forêt.

" Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax, et parmi des ceps de vigne, des indigo, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravaient nos pieds comme

* Mois de juillet.

des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient; les serpens à sonnette bruissaient de toutes parts; et les loups, les ours, les bisons, les carcajous, les petits tigres, qui se venaient cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissemens.

" Cependant l'obscurité redouble: les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. Soudain la nue se déchire, et l'éclair trace un rapide lozange de feu. Un vent impétueux sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages. Le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses, on apperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux et magnifique spectacle! Le feu se communique aux forêts; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumées as-

siégent les nues, qui dégorgent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres. Du sein de cet horrible chaos s'élève un mugissement confus, formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, les détonations de l'incendie et la chute des tonnerres qui sifflent en s'éteignant dans les eaux.

" Le Vieillard des foudres le sait ! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrens de pluie. Assis moi-même sous l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchauffant ses pieds nus entre mes mains, j'étais plus heureux que la nouvelle épouse qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein.

" Cependant nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête ; tout-à-coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein

découvert. 'Orage du cœur,' m'écriai-je, 'est-ce une goutte de votre pluie?' Puis embrassant étroitement celle que j'aimais: 'Atala,' lui dis-je, 'vous me cachez quelque chose. Ouvre-moi ton cœur, ô ma beauté! cela fait tant de bien, quand un ami regarde dans notre ame! Raconte-moi cet autre secret de la douleur, que tu t'obstines à taire. Ah! je le vois, tu pleures ta patrie.'—Elle repartit aussitôt: 'Enfant des hommes, comment pleurerais-je ma patrie, puisque mon père n'était pas de la terre des palmiers?'—'Quoi!' répliquai-je, avec un profond étonnement, 'votre père n'était point du pays des palmiers! Quel est donc celui qui vous a mise sur cette terre? Répondez.' Atala dit ces paroles:

—" 'Avant que ma mère eût apporté en mariage au guerrier Simaghan, trente cavalles, vingt buffles, cent mesures d'huile de glands, cinquante peaux de castors, et beaucoup d'autres richesses, elle avait

connu un homme de la chair blanche. Or, la mère de ma mère lui jeta de l'eau au visage, et la contraignit d'épouser le magnanime Simaghan, tout semblable à un roi, et honoré des peuples comme un génie. Mais ma mère dit à son nouvel époux : 'Mon ventre a conçu, tuez-moi.' Simaghan lui répondit : 'Le grand Esprit me garde d'une si mauvaise action ! je ne vous mutilerai point, je ne vous couperai point le nez ni les oreilles, parce que vous avez été sincère, et que vous n'avez point trompé ma couche. Le fruit de vos entrailles sera mon fruit, et je ne vous visiterai qu'après le départ de l'oiseau de rizière, lorsque la treizième lune aura brillé.' En ce temps-là, je brisai le sein de ma mère, et je commençai à croître, fière comme une Espagnole et comme une Sauvage. Ma mère me fit Chrétienne, pour que le Dieu de mon père et le sien fût mon Dieu. Ensuite le chagrin d'amour vint la chercher, et elle descendit dans la

petite cave garnie de peaux, d'où l'on ne sort jamais.'

" Telle fut l'histoire d'Atala. 'Et quel était donc ton père, pauvre orpheline?' lui dis-je. 'Comment les hommes l'appelaient-ils sur la terre, et quel nom portait-il parmi les génies?'—'Je n'ai jamais lavé les pieds de mon père,' dit Atala; 'je sais seulement qu'il vivait avec sa sœur à Saint-Augustin, et qu'il a toujours été fidelle à ma mère: Philippe était son nom parmi les Anges, et les hommes le nommaient Lopez.'

" A ces mots, je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude; le bruit de mes transports se mêla au bruit de l'orage. Serrant Atala sur mon cœur, je m'écriai avec des sanglots: 'O ma sœur! ô fille de Lopez! fille de mon bienfaiteur!' Atala effrayée, me demanda d'où venait mon trouble; mais quand elle sut que Lopez était cet hôte généreux qui m'avait adopté à Saint-Augustin, et

que j'avais quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie.

" C'en était trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venait nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Désormais les combats d'Atala allaient être inutiles: en vain je la sentis porter une main à son sein, et faire un mouvement extraordinaire; déjà je l'avais saisie, déjà je m'étais enivré de son souffle, déjà j'avais bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des foudres, je tenais mon épouse dans mes bras, en présence de l'Eternel: pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours! superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes, comme les rideaux et le ciel de notre couche! pins embrasés, qui formiez les flambeaux de notre hymen! fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature! n'étiez-vous donc

qu'un vain appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs, la félicité d'un homme !

" Atala n'offrait plus qu'une faible résistance, je touchais au moment du bonheur ; quand tout-à-coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons pleins d'épouvante. O surprise !—dans le silence qui succède à ce grand déchirement, nous entendons le son d'une cloche! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain ; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il hurle de joie à nos pieds : un vieux solitare, portant une petite lanterne, le suit à travers les ténèbres de la forêt. 'La Providence soit bénie !' s'écria-t-il, aussitôt qu'il nous apperçut. 'Il y a bien long-

temps que je vous cherche! Notre chien vous a sentis dès le commencement de l'orage, et il m'a conduit ici. Bon Dieu! comme ils sont jeunes! Pauvres enfans! comme ils ont dû souffrir! Allons; j'ai apporté une peau d'ours, ce sera pour cette jeune femme; voici un peu de vin dans notre calebasse. Que Dieu soit loué dans toutes ses œuvres! sa miséricorde est bien grande, et sa bonté est infinie.'

"Atala était aux pieds du religieux: 'Chef de la prière,' lui disait-elle, 'je suis Chrétienne; c'est le ciel qui t'envoie pour me sauver.'—'Ma fille,' dit l'hermite, en la relevant, 'nous sonnons ordinairement la cloche de la mission pendant la nuit et pendant les tempêtes, pour appeler les étrangers; à l'exemple de nos frères des Alpes et du Liban, nous avons appris à notre chien à découvrir les voyageurs égarés.'—Pour moi, je comprenais à peine ce religieux; cette charité me semblait si fort au-dessus de l'homme, que je croyais

faire un songe. A la lueur de la petite lanterne que tenait le religieux, j'entrevoyais sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau; ses pieds, ses mains et son visage étaient ensanglantés par les ronces. 'Vieillard,' m'écriai-je enfin, 'quel cœur as-tu donc, toi qui n'as pas craint d'être frappé de la foudre?'—'Craindre!' repartit le père, avec une sorte de chaleur; 'craindre, lorsqu'il y a des hommes en péril, et que je leur puis être utile! je serais donc un bien indigne serviteur de Jesus-Christ!'—'Mais sais-tu,' lui dis-je, 'que je ne suis pas Chrétien?'—'Jeune homme,' répondit l'hermite, 'vous ai je demandé votre religion? Jesus-Christ n'a pas dit: Mon sang lavera celui-ci et non pas celui-là: il est mort pour le juif et le gentil, et il n'a vu dans tous les hommes que des frères et des infortunés. Ce que je fais ici pour vous, est fort peu de chose, et vous trouveriez ailleurs bien d'autres secours; mais la gloire n'en doit point re-

tomber sur les prêtres. Que sommes-nous, faibles solitaires, sinon de grossiers instrumens d'une œuvre céleste! et quel serait le soldat assez lâche pour reculer, lorsque son chef, la croix à la main, et le front couronné d'épines, marche devant lui au secours des hommes ?'

" Ces paroles saisirent tout mon cœur; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. 'Mes chers néophytes,' dit le missionnaire, 'je gouverne dans ces forêts un petit troupeau de vos frères sauvages. Ma grotte est assez près d'ici dans la montagne; venez-vous réchauffer chez moi: vous n'y trouverez pas les commodités de la vie, mais vous y aurez un abri; et il faut encore en remercier la bonté divine, car il y a bien des hommes qui en manquent.'

LES LABOUREURS.

" Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher

d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leurs discours. A mesure que le solitaire parlait, je sentais les passions s'appaiser dans mon sein, et l'orage même dans le ciel semblait s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés, pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt, et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchait devant nous, en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenais la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournait souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs, et notre jeunesse. Un livre était suspendu à son cou ; il s'appuyait sur un bâton blanc. Sa taille était élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avait pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions ; on voyait que

ses jours avaient été mauvais, et les rides de son front montraient les belles cicatrices des passions guéries par la vertu, et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parlait debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avait quelque chose de calme et de sublime : quiconque a vu comme moi, le père Aubry, cheminant seul avec son bâton et son bréviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre.

" Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonds humides, que la pluie avait abattus des rochers. Il n'y avait dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche,

un serpent familier, et sur une pierre, qui servait de table, un crucifix et le livre des Chrétiens.

“ L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant, avec de la crême de noix dans un vase d'érable.

“ Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir sur un quartier de rocher, à l'entrée de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu, qui commandait une vue immense. Les restes de l'orage étaient jetés en désordre vers l'orient; les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la foudre, brillaient encore dans le lointain; au pied de la montagne un bois de pins tout entier, était renversé dans la vase, et les fleuves roulaient pêle-mêle, les

argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux noyés, et les poissons morts, dont on voyait le ventre argenté flotter à la surface des eaux.

" Ce fut au milieu de cette scène, qu'Atala raconta notre histoire au vieux génie de la montagne. Son cœur chrétien parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe ; ' Mon enfant,' dit-il à Atala, ' il faut offrir vos souffrances à Dieu, pour la gloire de qui vous avez déjà fait tant de choses : il vous rendra le repos. Voyez fumer ces forêts, sécher ces torrens, se dissiper ces nuages ; croyez-vous que celui qui peut calmer une pareille tempête, ne pourra pas appaiser les troubles du cœur de l'homme ? Si vous n'avez pas de meilleure retraite, ma chère fille, je vous offre une place au milieu du troupeau que j'ai eu le bonheur d'appeler à Jesus Christ. J'instruirai Chactas, et je vous le donnerai pour époux, quand il sera digne de l'être.'

" A ces mots je tombai aux genoux du solitaire, en versant des pleurs de joie, mais Atala devint pâle comme la mort. Le vieillard me releva avec bénignité ; et je m'apperçus alors qu'il avait les deux mains mutilées. Atala comprit sur-le-champ ses malheurs : ' Les barbares !' s'écria-t-elle.

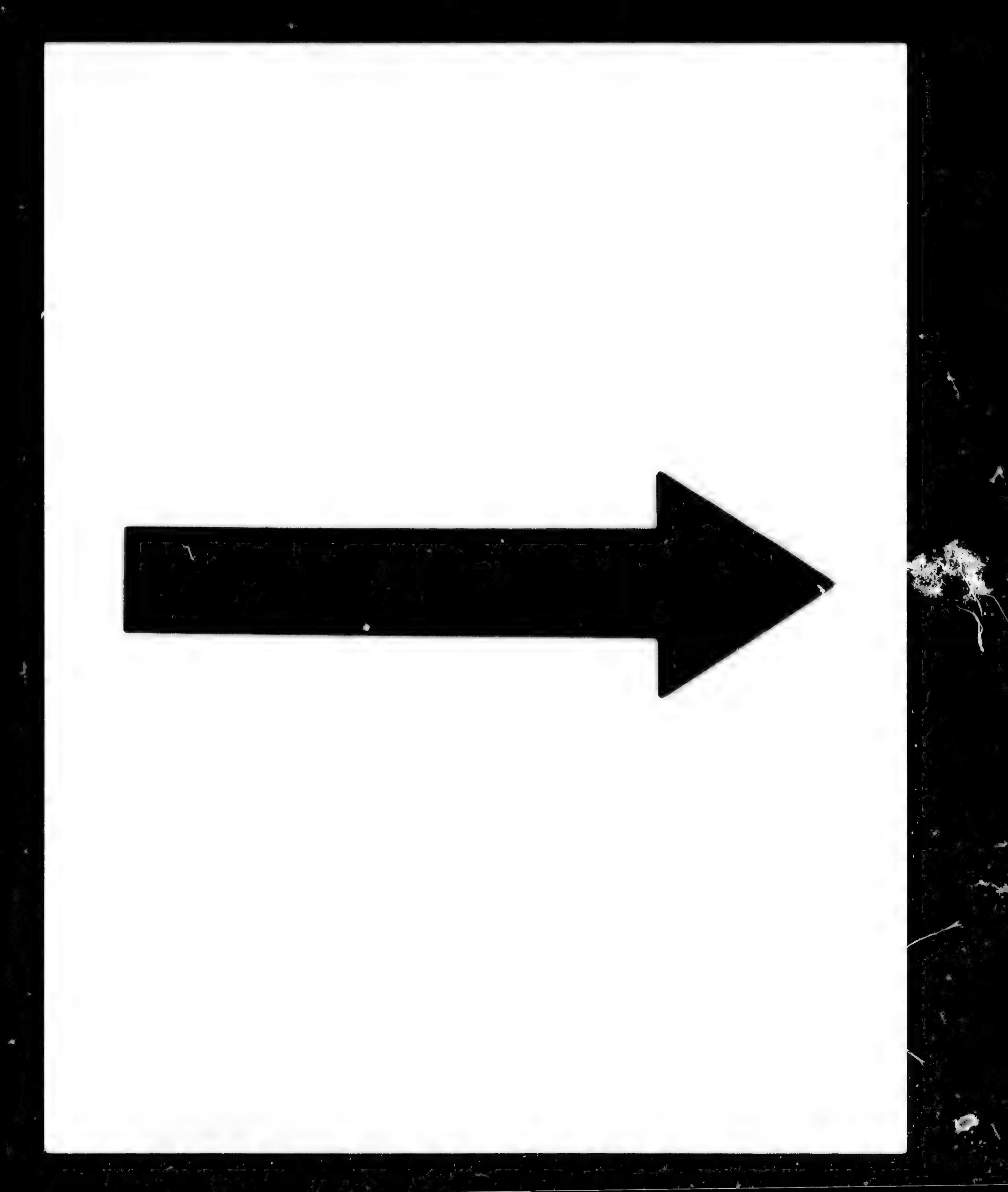
" ' Ma fille,' reprit le père avec un doux sourire, ' qu'est-ce que cela auprès de ce qu'a enduré mon divin Maître ? Si les Indiens idolâtres m'ont affligé, ce sont de pauvres aveugles que Dieu éclairera un jour. Je les chéris même davantage, en proportion des maux qu'ils m'ont faits. Je n'ai pu rester dans ma patrie, où j'étais retourné, et où une illustre reine m'a fait l'honneur de vouloir contempler ces faibles marques de mon apostolat. Et quelle récompense plus glorieuse pouvais je recevoir de mes travaux, que d'avoir obtenu du chef de notre religion, la permission de célébrer le divin sacrifice, avec ces

mains mutilées? Il ne me restait plus, après un tel honneur, qu'à tâcher de m'en rendre digne; je suis revenu au Nouveau-Monde consumer le reste de ma vie au service de mon Dieu. Il y a bientôt trente ans que j'habite cette solitude, et il y en aura demain vingt-deux, que j'ai pris possession de ce rocher. Quand j'arrivai dans ces lieux, je n'y trouvai que des familles vagabondes, dont les mœurs étaient féroces et la vie fort misérable. Je leur ai fait entendre la parole de paix, et leurs mœurs se sont graduellement adoucies. Ils vivent maintenant rassemblés au bas de cette montagne. J'ai tâché, en les instruisant du salut, de leur enseigner les premiers arts de la vie; mais sans les porter trop loin, et en retenant ces honnêtes gens dans cette simplicité qui fait le bonheur. Pour moi, craignant de les gêner par ma présence, je me suis retiré sous cette grotte, où ils viennent me consulter. C'est ici que loin des hommes, j'admire

Dieu dans la grandeur de ces solitudes, et que je me prépare à la mort, que m'annoncent mes vieux jours.'

" En achevant ces mots le solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondait. De muets éclairs ouvraient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant, trois soleils brillaient ensemble. Quelques renards, dispersés par l'orage, alongeaient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendait le frémissement des plantes, qui séchant à la brise du soir, relevaient de toutes parts leurs tiges abattues.

" Nous rentrâmes dans la grotte, où l'hermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignait dans les yeux et dans les mouvemens de cette vierge ; elle regardait le père Aubry, comme si elle eût voulu lui communiquer un secret ; mais quelque



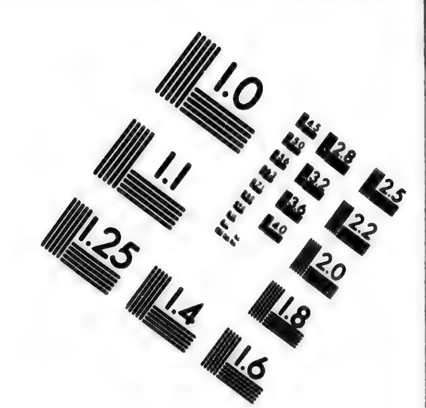
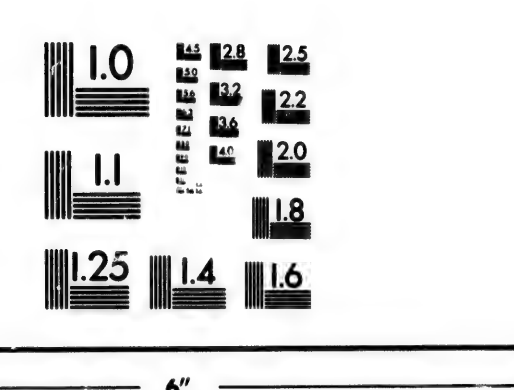


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

chose semblait la retenir, soit ma présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit: elle cherchait le solitaire; mais comme il lui avait donné sa couche, il était allé contempler la beauté de la nuit, et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'était assez sa coutume, même pendant l'hiver; aimant à voir les forêts balancer leurs cimes dépouillées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrens gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas! comblé d'espérance, je ne vis dans la faiblesse d'Atala, que des marques passagères de lassitude!

" Le lendemain je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnaient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai

toute humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérais, selon la religion de mon pays, que l'ame de quelque enfant, mort à la mamelle, serait descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porterait au sein de ma future épouse. Je cherchai ensuite mon hôte, je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, le chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin, tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la mission, tandis qu'Atala reposait encore : j'acceptai son offre, et nous nous mîmes en route.

"En descendant la montagne, j'apperçus des chênes où les génies semblaient avoir dessiné les caractères étrangers. L'hermite me dit qu'il les avait tracés lui-même ; que c'étaient des vers d'un ancien poëte appelé Homère, et quelques sentences d'un autre poëte plus ancien encore, nommé Salomon. Il y avait je ne sais quelle mystérieuse har-

monie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux solitaire qui les avait gravés, et ces vieux chênes qui, au fond des forêts, lui servaient de livres.

" Son nom, son âge, la date de sa mission, étaient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument: 'Il durera encore plus que moi,' me répondit le père, 'et aura toujours plus de valeur que le peu de bien que j'ai fait.'

" De-là nous arrivâmes à une gorge de vallée, où je vis un ouvrage merveilleux: c'était un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, sur-tout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, et leurs copies sont toujours petites; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle a l'air de vouloir imiter les travaux des hommes, mais en leur offrant

en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend les chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers.

"Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes devant une autre merveille: c'était le cimetière des Indiens de la mission, ou *les bocages de la mort*. Le père Aubry avait permis à ses néophytes d'ensevelir leurs morts à leur manière, et de conserver à leur sépulture son nom sauvage; il avait seulement sanctifié ce lieu par une croix*. Le sol en était divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avait de familles. Chaque lot faisait à lui seul un bois, qui variait selon

* Le père Aubry avait fait comme les Jésuites à la Chine, qui permettaient aux Chinois d'enterrer leurs parens dans leurs jardins, selon leur ancienne coutume.

le goût de ceux qui l'avaient planté. Un ruisseau serpentait sans bruit au milieu de ces bocages; on l'appelait *le ruisseau de la paix*. Ce riant asile des ames était fermé à l'orient par le pont, sous lequel nous avions passé; deux collines le bornaient au septentrion et au midi; il ne s'ouvrait qu'à l'occident, où s'élevait un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges, marbrés de vert, montant sans branche jusqu'à leur cime, ressemblaient à de hautes colonnes, et formaient le péristile de ce temple de la mort. Dans ce bois régnait un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue, sous les voûtes d'une église Chrétienne; mais lorsqu'on pénétrait au fond du sanctuaire, on n'entendait plus que les hymnes des oiseaux, qui célébraient à la mémoire des morts une fête éternelle.

" En sortant de ce bois nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane

semée de fleurs. On y arrivait par une avenue de magnolias et de chênes verts, qui bordaient une de ces anciennes routes, que l'on trouve assez fréquemment après les montagnes qui divisent le Kentucky des Florides. Aussitôt que les Indiens apperçurent leur pasteur, ils abandonnèrent le travail, et accoururent au-devant de lui. Les uns baisaient respectueusement sa robe; les autres aidaient ses pas chancelans; les mères élevaient leurs petits enfans dans leurs bras, pour leur faire voir l'homme de Jesus-Christ, qui répandait des larmes. Il s'informait, en marchant, de ce qui se passait au village: il donnait un conseil à celui-ci, réprimandait doucement celui-là; il parlait des moissons à recueillir, des enfans à instruire, des peines à consoler, et il mêlait Dieu à tous ses discours.

"Ainsi escortés, nous arrivâmes jusqu'au pied d'une grande croix, qui se trouvait sur le chemin. C'était là que le

serviteur de Dieu avait accoutumé de célébrer les mystères de sa religion. 'Mes chers néophytes,' dit il, en se tournant vers la foule, 'il vous est arrivé un frère et une sœur; et pour surcroît de bonheur, je vois que la divine Providence à épargné hier vos moissons: voilà deux grandes raisons de le remercier. Offrons-lui donc le divin sacrifice, et que chacun y apporte un recueillement profond, une foi vive, une reconnaissance infinie, et un cœur humilié.'

"Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûriers, qu'il avait apportée avec lui; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes: le mystère commence.

"L'aurore paraissant derrière les mon-

tagnes, enflammait le vaste orient. Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur, sortit enfin d'un abyme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre en ce moment même élevait dans les airs. O charme de la religion! ô magnificence du culte Chrétien! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocens Sauvages! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur.

" Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village. Là, régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature: au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvrait une culture naissante; les épis roulaient à

flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Par-tout on voyait les forêts livrées aux flammes, pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs, avec de longues chaînes, allaient mesurant le désert, et des arbitres établissaient les premières propriétés. L'oiseau cédait son nid; le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane. On entendait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient, pour la dernière fois, mugir des échos, qui allaient bientôt expirer avec les arbres qui leur servaient d'asile.

"J'errais avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par le souvenir d'Atala, et par les rêves de félicité dont je berçais mon cœur. J'admirais le triomphe du Christianisme sur la vie sauvage; je voyais l'Indien se civilisant à la voix de la religion; j'assistais aux nôces

primitives de l'Homme et de la Terre: l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant, en retour, à porter fidellement les moissons, les fils et les cendres de l'homme.

" Cependant on apporta un enfant au missionnaire, qui la baptisa parmi des jasmins en fleurs, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendait aux bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin du désert. Le pasteur marchait devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine ; comme autrefois, selon le livre des Chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la donnant en héritage à Adam. Cette petite procession, qui pêle-mêle avec ses troupeaux suivait de rocher en rocher son chef vénérable, représentait à mon cœur attendri ces migrations des premières

familles des hommes, alors que Sem, avec ses enfans, s'avançait à travers le monde inconnu, en suivant le soleil qui marchait devant lui.

" Je voulus savoir du saint hermite, comment il gouvernait ses enfans; il me répondit avec une grande complaisance: ' Je ne leur ai donné aucune loi; je leur ai seulement enseigné à s'aimer, à prier Dieu, et à espérer une meilleure vie: toutes les lois du monde sont là-dedans. Vous voyez au milieu du village une cabane plus grande que les autres: elle sert de chapelle dans la saison des pluies. On s'y assemble soir et matin pour louer le Seigneur, et quand je suis absent, c'est un ancien qui fait la prière; car la vieillesse est, comme la maternité, une espèce de sacerdoce. Ensuite on va travailler dans les champs; et si les propriétés sont divisées, afin que chacun puisse apprendre l'économie sociale, les moissons sont déposées dans des greniers communs, pour

maintenir la charité fraternelle. Quatre vieillards distribuent avec égalité le produit du labeur. Ajoutez à cela des cérémonies religieuses, beaucoup de cantiques, la croix où j'ai célébré les mystères, l'ormeau sous lequel je prêche dans les bons jours, nos tombeaux tout près de nos champs de blé, nos fleuves où je plonge les petits enfans, et les saint Jean de cette nouvelle Béthanie; vous aurez une idée complète de ce royaume de Jesus-Christ.'

"Les paroles du solitaire me ravirent, et je sentis la supériorité de cette vie stable et occupée, sur la vie errante et oisive du Sauvage.

"Ah! René, je ne murmure point contre la Providence, mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette société évangélique, sans éprouver toute l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala sur ces bords, eût rendu ma vie heureuse! Là finissaient toutes mes courses; là, avec

une épouse, inconnu des hommes, cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurais passé comme ces fleuves, qui n'ont pas même un nom dans le désert ! Au lieu de cette paix que j'osais alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours ! Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les rivages, longtemps exilé de mon pays, et n'y trouvant à mon retour qu'une cabane en ruine, et des amis oubliés dans la tombe : telle devait être la destinée de Chactas."

LE DRAME.

" Si mon songe de bonheur fut vif, il fut aussi de courte durée, et le réveil m'attendait à la grotte du solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit. En approchant de la grotte, je n'osais appeler la fille de Lopez. Mon imagination était également épou-

vantée, ou du bruit ou du silence qui succéderait à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnait à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : ' O vous, que le ciel accompagne et fortifie ! pénétrez dans ces ombres.'

" Qu'il est faible celui que les passions dominent ! qu'il est fort celui qui se repose en Dieu ! Il y avait plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, que dans toute l'ardeur de ma jeunesse. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au-dehors plein de terreur. Bientôt un faible murmure, semblable à des plaintes, sortit du fond du rocher, et vint frapper mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant toutes mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne.—Esprits de mes pères ! vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux.

" Le solitaire avait allumé un flambeau de pin ; il le tenait d'une main tremblante,

au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montrait pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brillaient sur son front ; ses regards à demi éteints cherchaient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayait de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixés, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le solitaire le rompt le premier : 'Ceci,' dit-il, 'ne sera qu'une fièvre occasionnée par la fatigue, et si nous nous résignons à la volonté de Dieu, il aura pitié de nous.'

" A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas

long-temps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche.

" 'Mon père,' dit-elle d'une voix affaiblie, en s'adressant au religieux, 'je touche au moment de la mort. O Chactas! écoute sans désespoir le funeste secret que je t'ai caché, pour ne pas te rendre trop misérable, et pour obéir à ma mère. Tâche de ne pas m'interrompre par des marques d'une douleur, qui précipiteraient le peu d'instans que j'ai à vivre. J'ai beaucoup de choses à raconter; aux battemens de ce cœur, qui se ralentissent—à je ne sais quel fardeau glacé que mon sein soulève à peine—je sens que je ne me saurais trop hâter.'

" Après quelques momens de silence, Atala poursuivit ainsi:

" 'Ma triste destinée a commencé presque avant que j'eusse vu la lumière. Ma mère m'avait conçue dans le malheur; je fatiguais son sein, et elle me mit au

monde avec de grands déchiremens d'entrailles: on désespéra de ma vie. Pour sauver mes jours, ma mère fit un vœu; elle promit à la Reine des Anges que je lui consacrerais ma virginité, si j'échappais à la mort.—Vœu fatal, qui me précipite au tombeau!

" 'J'entrais dans ma seizième année, lorsque je perdis ma mère. Quelques heures avant de mourir, elle m'appela au bord de sa couche. 'Ma fille,' me dit-elle, en présence d'un missionnaire qui consolait ses derniers instans; 'ma fille, tu sais le vœu que j'ai fait pour toi. Voudrais-tu démentir ta mère? O mon Atala! je te laisse dans un monde qui n'est pas digne de posséder une Chrétienne, au milieu d'idolâtres qui persécutent le Dieu de ton père et le mien; le Dieu qui, après t'avoir donné le jour, te l'a conservé par un miracle. Eh! ma chère enfant, en acceptant le voile des vierges, tu ne fais que renoncer aux soucis de la ca-

bane, et aux funestes passions qui ont troublé le sein de ta mère ! Viens donc, ma bien-aimée, viens ; jure sur cette image de la Mère du Sauveur, entre les mains de ce saint prêtre et de ta mère expirante, que tu ne me trahiras point à la face du ciel. Songe que je me suis engagée pour toi, afin de te sauver la vie ; et que si tu ne tiens ma promesse, tu plongeras l'ame de ta mère dans des tourmens éternels.'

" 'O ma mère ! pourquoi parlâtes-vous ainsi ! O religion, qui fais à-la-fois mes maux et ma félicité ! qui me perds et qui me consoles ! Et toi, cher et triste objet d'une passion qui me consume jusque dans les bras de la mort, tu vois maintenant, ô Chactas ! ce qui a fait la rigueur de notre destinée !—Fondant en pleurs, et me précipitant dans le sein maternel, je promis tout ce qu'on me voulut faire promettre. Le missionnaire prononça sur moi les paroles redoutables, et me

donna le scapulaire qui me lie pour jamais. Ma mère me menaça de sa malédiction, si jamais je rompais mes vœux, et après m'avoir recommandé un secret inviolable envers les païens, persécuteurs de ma religion, elle expira, en me tenant embrassée.

" ' Je ne connus pas d'abord le danger de mes sermens. Pleine d'ardeur, et Chrétienne véritable, fière du sang espagnol qui coule dans mes veines, je n'apperçus autour de moi que des hommes indignes de recevoir ma main ; je m'applaudis de n'avoir d'autre époux que le Dieu de ma mère. Je te vis, jeune et beau prisonnier ; je m'attendris sur ton sort ; je t'osai parler au bûcher de la forêt ; alors je sentis tout le poids de mes vœux.'

" Comme Atala achevait de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai : ' La voilà donc cette religion que vous m'avez tant vantée ! Périsse le

serment qui m'enlève Atala! périsse le Dieu qui contrarie la nature! Homme! prêtre! qu'es-tu venu faire dans ces forêts?'

" 'Te sauver,' dit le vieillard d'une voix terrible; dompter tes passions, et t'empêcher, blasphémateur, d'attirer sur toi la colère céleste! Il te sied bien, jeune homme, à peine entré dans la vie, de te plaindre de tes douleurs! Où sont les marques de tes souffrances? où sont les injustices que tu as supportées? où sont tes vertus, qui seules pourraient te donner quelques droits à la plainte? quel service as-tu rendu? quel bien as-tu fait? Eh! malheureux, tu ne m'offres que des passions, et tu oses accuser le ciel! Quand tu auras, comme le père Aubry, passé trente années exilé sur les montagnes, tu seras moins prompt à juger des desseins de la Providence; tu comprendras alors que tu ne sais rien, que tu n'es rien, et qu'il n'y a point de châtiment si rigoureux,

point de maux si terribles, que la chair corrompue ne mérite de souffrir.'

"Les éclairs qui sortaient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappait sa poitrine, ses paroles foudroyantes le rendaient semblable à un Dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportemens. 'Mon fils,' me répondit-il avec un accent si doux que le remords entra dans mon ame; 'mon fils, ce n'est pas pour moi-même que je vous ai réprimandé. Hélas! vous avez raison, mon cher enfant; je suis venu faire bien peu de choses dans ces forêts, et Dieu n'a pas de serviteur plus indigne que moi. Mais, mon fils, le ciel! le ciel! voilà ce qu'il ne faut jamais accuser. Pardonnez-moi si je vous ai offensé; mais écoutons votre sœur. Il y a peut-être du remède; ne nous lassons point d'espérer. Chactas, c'est une religion bien divine que celle qui a fait une vertu de l'espérance.'

" ' Mon jeune ami,' reprit Atala, ' tu as été témoin de mes combats, et cependant tu n'en as vu que la moindre partie ; je te cachais le reste. Non, l'esclave noir qui arrose de ses sueurs les sables ardens de la Floride, est moins misérable que n'a été Atala ! Te sollicitant à la fuite, et pourtant certaine de mourir si tu t'éloignais de moi ; craignant de fuir avec toi dans les déserts, et cependant haletant après l'ombrage des bois : ah ! s'il n'avait fallu que quitter parens, amis, patrie ; si même (chose affreuse) il n'y eût eu que la perte de mon ame !—Mais ton ombre, ó ma mère ! ton ombre était toujours là, me reprochant ses tourmens. J'entendais tes plaintes, je voyais les flammes de l'enfer te consumer ! Mes nuits étaient arides et pleines de fantômes ; mes jours étaient désolés : la rosée du soir séchait en tombant sur ma peau brûlante ; j'entr'ouvrais mes lèvres aux brises, et les brises, loin de m'apporter la fraîcheur, s'embrasaient

du feu de mon souffle ! Quel tourment de te voir sans cesse auprès de moi, loin de tous les hommes, dans ces profondes solitudes, et de sentir entre toi et moi une barrière invincible ! Passer ma vie à tes pieds, te servir comme ton esclave, apprêter ton repas et ta couche, dans quelque coin ignoré de l'univers, eût été pour moi le bonheur suprême : ce bonheur, j'y touchais, et je ne pouvais en jouir ! Quel dessein n'ai-je point rêvé ? quel songe n'est point sorti de ce cœur, si triste ? Quelquefois en attachant mes yeux sur toi, j'allais jusqu'à former des désirs aussi insensés que coupables. Tantôt j'aurais voulu être avec toi la seule créature vivante sur la terre ; tantôt sentant une divinité qui m'arrêtait dans mes horribles transports, j'aurais désiré que cette divinité se fût anéantie, pourvu que serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abyme en abyme avec les débris de Dieu et du monde ! A présent même—le dirai-je ?

à présent que l'éternité va m'engloutir, que je vais paraître devant le Juge inexorable; au moment où, pour obéir à ma mère, je vois avec joie ma virginité dévorer ma vie; eh bien! par une affreuse contradiction, j'emporte le regret de n'avoir pas été à toi.'

" 'Ma fille,' interrompit le missionnaire, 'votre douleur vous égare. Cet excès de passion auquel vous vous livrez est rarement juste: il n'est pas même dans la nature, et en cela il est moins coupable aux yeux de Dieu, parce que c'est plutôt quelque chose de faux dans l'esprit, que de vicieux dans le cœur. Il faut donc éloigner de vous ces emportemens, qui ne sont pas dignes de votre innocence. Mais aussi, ma chère enfant, votre imagination impétueuse vous a trop alarmée sur vos vœux. La religion n'exige point de sacrifice plus qu'humain. Ses sentimens vrais, ses vertus tempérées sont bien au-dessus des sentimens exaltés et

des vertus forcées d'un prétendu héroïsme. Si vous aviez succombé, eh bien! pauvre brebis égarée! le bon Pasteur vous aurait cherchée, pour vous ramener au troupeau. Les trésors du repentir vous étaient ouverts. Il faut des torrens de sang pour effacer nos fautes aux yeux des hommes; une seule larme suffit à Dieu. Rassurez-vous donc, ma chère fille; votre situation exige du calme: adressons-nous à Dieu, qui guérit toutes les plaies de ses serviteurs. Si c'est sa volonté, comme je l'espère, que vous échappiez à cette maladie, j'écrirai à l'évêque de Québec; il a les pouvoirs nécessaires pour vous relever de vos vœux, qui ne sont que des vœux simples, et vous achéverez vos jours près de moi, avec Chactas votre époux.'

" A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'une longue convulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques d'une douleur effrayante. 'Quoi!' dit-elle en joignant les deux mains avec pas-

sion, 'il y avait du remède! Je pouvais être relevée de mes vœux!'—'Oui, ma fille,' répondit le père; 'et vous le pouvez encore.'—'Il est trop tard, il est trop tard,' s'écria-t-elle! 'Faut-il mourir, au moment où j'apprends que j'aurais pu être heureuse! Que n'ai-je connu plutôt ce saint vieillard! aujourd'hui de quel bonheur je jouirais! avec toi, avec Chactas Chrétien—consolée, rassurée par ce prêtre auguste—dans ce desert pour toujours!—Oh! c'eût été trop de félicité!'—'Calme-toi,' lui dis-je en saisissant une des mains de l'infortunée; 'calme-toi; ce bonheur, nous allons le goûter.'—'Jamais! jamais!' dit Atala.—'Comment!' repartis-je.—'Tu ne sais pas tout!' s'écria la vierge: 'c'est hier—pendant l'orage—j'allais violer mes vœux;—j'allais plonger ma mère dans les flammes de l'abyme;—déjà sa malédiction était sur moi;—déjà je mentais au Dieu qui m'a sauvé la vie.—Quand tu baisais mes lèvres tremblantes, tu ne savais pas! tu ne sa-

vais pas que tu n'embrassais que la mort!' —'O ciel!' s'écria le missionnaire: 'chère enfant, qu'avez-vous fait?'—'Un crime! mon père,' dit Atala, les yeux égarés; 'mais je ne perdais que moi, et je sauvais ma mère.'—'Achève,' m'écriai-je plein d'épouvante; 'achève.'—'Eh bien!' dit-elle, 'j'avais prévu ma faiblesse; en quittant les cabanes, j'ai emporté avec moi—' —'Quoi?' repris-je avec horreur.—'Un poison?' dit le père.—'Il est dans mon sein!' s'écria Atala.

"Le flambeau échappe de la main du solitaire; je tombe mourant près de la fille de Lopez: le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre.

"'Réveillons-nous! réveillons-nous!' dit bientôt le courageux hermite en allumant une lampe. 'Nous perdons des momens précieux: intrépides Chrétiens, bravons les assauts de l'adversité; la corde au cou, la cendre sur la tête, jetons-nous

aux pieds du Très-Haut, pour implorer sa clémence, ou pour nous soumettre à ses décrets. Peut-être est-il temps encore. Ma fille, vous eussiez dû m'avertir hier au soir.'

" 'Hélas! mon père,' dit Atala, 'je vous ai cherché la nuit dernière; mais le ciel, en punition de mes fautes, vous a éloigné de moi. Tout secours eût d'ailleurs été inutile; car les Indiens mêmes, si habiles dans tout ce qui regarde les poisons, ne connaissent point de remède à celui que j'ai pris. O Chactas! juge de mon étonnement quand j'ai vu que le coup n'était pas aussi subit que je m'y attendais. Mon amour a redoublé mes forces; mon ame n'a pu si vîte se séparer de toi.'

"Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala; ce fut par ces emportemens, qui ne sont connus que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre en me tordant les bras, et en

me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, courait du frère à la sœur, et nous prodiguait mille secours. Dans tout le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savait se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion sublime lui fournissait des accens plus tendres et plus brûlans que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui depuis quarante années s'immolait chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, ne te rappelle-t-il pas ces grands holocaustes d'Israël, fumant perpétuellement sur les hauts lieux devant le Seigneur?

"Hélas! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison, et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissaient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayans se manifestèrent; un engourdissement général saisit

les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir: 'Touche mes doigts,' me disait-elle, 'ne les trouves-tu pas bien glacés?' Je ne savais que répondre, et mes cheveux se hérissaient d'horreur; ensuite elle ajoutait: 'Hier encore, mon bien-aimé, ton seul toucher me faisait tressaillir, et voilà que je ne sens plus ta main, je n'entends presque plus ta voix; les objets de la grotte disparaissent tour à tour; ne sont-ce pas les oiseaux qui chantent? le soleil doit être près de se coucher maintenant; Chactas! ses rayons seront bien beaux au désert, sur ma tombe!'

"Atala s'appercevant que ces paroles nous faisaient fondre en pleurs, nous dit: 'Pardonnez-moi, mes bons amis, je suis bien faible; mas peut-être que je vais devenir plus forte!—Cependant mourir si jeune! tout-à-la-fois! quand mon cœur était si plein de vie! Chef de la prière, aie pitié de moi; soutiens-moi. Crois-tu

que ma mère soit contente, et que Dieu me pardonne ce que j'ai fait?'

" 'Ma fille,' répondit le bon religieux, en versant des larmes, et les essuyant avec ses doigts tremblans et mutilés; 'ma fille, tous vos malheurs viennent de votre ignorance; c'est votre éducation sauvage et le manque d'instruction nécessaire qui vous ont perdue; vous ne saviez pas qu'une Chrétienne ne peut disposer de sa vie. Consolez-vous donc, ma chère brebis: Dieu vous pardonnera, à cause de la simplicité de votre cœur. Votre mère et l'imprudent missionnaire qui la dirigeait, ont été plus coupables que vous; ils ont passé leurs pouvoirs, en vous arrachant un vœu indiscret: mais que la paix du Seigneur soit avec eux. Vous offrez tous trois un terrible exemple des dangers de l'enthousiasme, et du défaut de lumières, en matière de religion. Rassurez-vous, mon enfant; celui qui sonde les reins et les cœurs, vous jugera sur vos intentions,

qui étaient pures, et non sur votre action qui est condamnable.

"'Quant à la vie, si le moment est arrivé de vous endormir dans le Seigneur; ah! ma chère enfant, que vous perdez peu de choses en perdant ce monde! Malgré la solitude où vous avez vécu, vous avez connu les chagrins; que penseriez-vous donc si vous eussiez été témoin des maux de la société; si en abordant sur les rivages de l'Europe, votre oreille eût été frappée de ce long cri de douleur, qui s'élève de cette vieille terre? L'habitant de la cabane, et celui des palais, tout souffre, tout gémit ici-bas: les reines ont été vues pleurant, comme de simples femmes; et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois!

"'Est-ce votre amour que vous regrettez? Ma fille, il faudrait autant pleurer un songe. Connaissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous compter les



inconstances de son désir ? Vous calculeriez plutôt le nombre des vagues que la mer roule dans une tempête. Atala ! les sacrifices, les bienfaits ne sont pas des liens éternels : un jour, peut-être, le dégoût fût venu avec la satiété ; le passé eût été compté pour rien, et l'on n'eût plus apperçu que les inconvéniens d'une union, pauvre et méprisée. Sans doute, ma fille, les plus belles amours furent celles de cet homme et de cette femme, sortis de la main du Créateur. Un paradis avait été formé pour eux ; ils étaient innocens et immortels. Parfaits de l'ame et du corps, ils se convenaient en tout ; Eve avait été créée pour Adam, et Adam pour Eve. S'ils n'ont pu toutefois se maintenir dans cet état de bonheur, quels couples le pourront après eux ? Je ne vous parlerai point des mariages des premiers nés des hommes ; de ces unions ineffables, alors que la sœur était l'épouse du frère, que l'amour et l'amitié fraternelle se confon-

daient dans le même cœur, et que la pureté de l'une augmentait les délices de l'autre. Toutes ces unions ont été troublées ; la jalousie s'est glissée à l'autel de gazon où l'on immolait le chevreau ; elle a régné sous la tente d'Abraham, et dans ces couches mêmes où les patriarches goûtaient tant de joie, qu'ils oubliaient la mort de leurs mères.

" ' Vous seriez-vous donc flattée, mon enfant, d'être plus innocente et plus heureuse dans vos liens, que ces saintes familles dont Jesus-Christ a voulu descendre? Je vous épargne les détails des soucis du ménage, les disputes, les reproches mutuels, les inquiétudes, et toutes ces peines secrètes qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal. La femme renouvelle ses douleurs chaque fois qu'elle est mère, et elle se marie en pleurant. Que de maux dans la seule perte d'un nouveau né, à qui l'on donnait le lait, et qui meurt sur votre sein ! La montagne a été pleine de

gémissemens; rien ne pouvait consoler Rachel, parce que ses fils n'étaient plus. Ces amertumes attachées aux tendresses humaines sont si fortes, qu'on vient de voir de grandes dames, aimées par des rois, quitter la cour pour s'ensevelir dans des cloîtres, et mutiler cette chair révoltée, dont les plaisirs ne sont que des douleurs.

" ' Mais peut-être direz-vous que ces derniers exemples ne vous regardent pas; que toute votre ambition se réduisait à vivre dans une obscure cabane avec l'homme de votre choix; que vous cherchiez moins les douceurs du mariage, que les charmes de cette folie que la jeunesse appelle amour? illusion, chimère, vanité, rêve d'une imagination blessée! Et moi aussi, ma fille, j'ai connu les troubles du cœur; cette tête n'a pas toujours été chauve, ni ce sein aussi tranquille qu'il vous le paraît aujourd'hui. Croyez-en mon expérience: si l'homme, constant

dans ses affections, pouvait sans cesse fournir à un sentiment renouvelé sans cesse ; sans doute, la solitude et l'amour l'égaleraient à Dieu même, car ce sont là les deux éternels plaisirs du grand Etre. Mais l'ame de l'homme se fatigue, et jamais elle n'aime long-temps le même objet avec plénitude. Il y a toujours quelques points par où deux cœurs ne se touchent pas, et ces points suffisent à la longue, pour rendre la vie insupportable.

" ' Enfin, ma chère fille, le grand tort des hommes, dans leur songe de bonheur, est d'oublier cette infirmité de la mort, attachée à leur nature ; il faut finir. Tôt ou tard, quelle qu'eût été votre félicité, ce beau visage se fût changé en cette figure uniforme, que le sépulcre donne à la famille d'Adam ; l'œil même de Chactas n'aurait pu vous reconnaître entre vos sœurs de la tombe. L'amour n'étend point son empire sur les vers du cercueil. Que dis-je ? (ô vanité des vanités !) que

parlé-je de la puissance des amitiés de la terre ! Voulez-vous, ma chère fille, en connaître l'étendue ? Si un homme revenait à la lumière, quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie, par ceux-là même qui ont donné le plus de larmes à sa mémoire ; tant on forme vîte d'autres liaisons ! tant on prend facilement d'autres habitudes ! tant l'inconstance est naturelle à l'homme ! tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis !

" ' Remerciez donc la bonté divine, ma chère fille, qui vous retire si vîte de cette vallée de misère. Déjà le vêtement blanc et la couronne éclatante des vierges, se préparent pour vous sur les nuées ; déjà j'entends la Reine des Anges qui vous crie : ' Venez, ma digne servante, venez, ma colombe, venez vous asseoir sur un trône de candeur, parmi toutes ces filles qui ont sacrifié leur beauté et leur jeunesse au service de l'humanité, à l'éduca-

tion des enfans, et aux chefs-d'œuvre de la pénitence. Venez, rose mystique, vous reposer sur le sein de Jesus-Christ. Ce cercueil, lit nuptial que vous vous êtes choisi, ne sera point trompé par votre céleste époux, et ses embrassemens ne finiront jamais !' '

" Comme le dernier rayon du jour abat les vents, et répand le calme dans le ciel ; ainsi la parole tranquille du vieillard appaisa les passions dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disait qu'elle mourrait heureuse, si je lui promettais de sécher mes pleurs ; tantôt elle me parlait de ma mère, de ma patrie ; elle cherchait à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortait à la patience, à la vertu. ' Tu ne seras pas toujours malheureux,' disait-elle : ' si le ciel t'éprouve aujourd'hui, c'est seulement

pour te rendre plus compatissant aux maux des autres. Le cœur, ô Chactas! est comme ces sortes d'arbres, qui ne donnent leur baume pour les blessures des hommes, que lorsque le fer les a blessés eux-mêmes.'

" Quand elle avait ainsi parlé, elle se tournait vers le missionnaire, et cherchait auprès de lui le soulagement qu'elle m'avait fait éprouver; et tour à tour consolante et consolée, elle donnait et recevait la parole de vie sur la couche de la mort.

" Cependant l'hermite redoublait de zèle. Ses vieux os s'étaient ranimés par l'ardeur de la charité; et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, refraîchissant la couche, il faisait d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il semblait précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. L'humble grotte était remplie de la grandeur de ce trépas chrétien,

et les esprits célestes étaient, sans doute, attentifs à cette scène, où la religion luttait seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.

" Elle triomphait cette religion divine, et l'on s'appercevait de sa victoire, à une sainte mélancolie qui succédait dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçait au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main, et avec une voix qu'on entendait à peine, elle me dit : ' Fils d'Outalissi, te rappelles-tu cette première nuit où tu me pris pour la vierge des dernières amours ? O singulier présage de notre destinée !'—Elle s'arrêta, puis elle reprit : ' Quand je songe que je te quitte pour toujours, mon cœur fait un tel effort pour revivre, que je me sens presque le pouvoir de me rendre immortelle, à force d'aimer. Mais, ô mon Dieu, que votre volonté soit

faite !' Atala se tut pendant quelques instans. Elle ajouta : ' Il ne me reste plus qu'à vous demander pardon des maux que je vous ai causés. Je vous ai beaucoup tourmenté par mon orgueil et mes caprices. Chactas, un peu de terre jetée sur mon corps va mettre tout un monde entre vous et moi, et vous délivrer pour toujours du poids de mes infortunes.'

" ' Vous pardonner,' répondis-je, noyé de larmes, ' n'est-ce pas moi qui ai causé tous vos malheurs ?'—' Mon ami,' dit-elle en m'interrompant, vous m'avez rendue très-heureuse ; et si j'étais à recommencer la vie, je préférerais encore le bonheur de vous avoir aimé quelques instans dans un exil infortuné, à toute une vie de repos dans ma patrie.'

" Ici la voix d'Atala s'éteignit ; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche ; ses doigts errans cherchaient à toucher quelque chose ; elle conversait tout bas avec des

esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou, le petit crucifix : elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

" ' Quand je te parlai pour la première fois, auprès du bûcher, tu vis cette croix briller à la lueur du feu sur mon sein ; c'est le seul bien qui possède Atala. Lopez, ton père et le mien, l'envoya à ma mère, à ma naissance. Reçois donc de moi cet héritage, ô mon frère ! conserve-le en mémoire de mes malheurs. Tu auras recours à ce Dieu des infortunés dans les chagrins de ta vie. Chactas, j'ai une dernière prière à te faire : Ami ! notre union aurait été courte sur la terre ; mais il est après cette vie, une plus longue vie. Qu'il serait affreux d'être séparée de toi pour jamais ! Je ne fais que te devancer aujourd'hui, et je te vais attendre dans l'empire céleste. Si tu m'as aimée, fais-toi instruire dans la religion chrétienne,

qui prépara notre éternelle réunion. Elle fait sous tes yeux un grand miracle cette religion divine, puisqu'elle me rend capable de te quitter, sans mourir dans les angoisses du désespoir. Cependant, Chactas, je ne veux de toi qu'une simple promesse; je sais trop ce qu'il en coûte, pour te demander un serment. Peut-être ce vœu te séparerait-il de quelque femme plus heureuse que moi. O ma mère, pardonne à ta fille égarée! ô Vierge! retenez votre courroux! je retombe dans mes faiblesses, et je te dérobe, ô mon Dieu! des pensées qui ne devraient être que pour toi!'

" Navré de douleur, et poussant des sanglots, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion Chrétienne. A ce spectacle, le solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte: 'Il est temps,' s'écria-t-il, 'il est temps d'appeler Dieu ici!'

" A peine a-t-il prononcé ces mots,

qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret, où était renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie : il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; il me sembla entendre dans les airs les paroles des anges et les frémissemens des harpes célestes, et lorsque le solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

" Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala, en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avait les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres s'entr'ouvrirent et vinrent, avec respect, chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le

divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée, il en frotte les tempes d'Atala ; il regarde un moment la fille mourante, et tout-à-coup ces fortes paroles lui échappent : 'Partez, ame Chrétienne, et allez rejoindre votre Créateur !' Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai, en regardant le vase où était l'huile sainte : 'Mon père ! ce remède rendra-t-il la vie à Atala ?'—'Oui, mon fils,' dit le vieillard, en tombant dans mes bras, 'la vie éternelle !'—Atala venait d'expirer."

Dans cet endroit, pour la seconde fois depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondaient, et sa voix ne laissait échapper que des mots entrecoupés. Le Sachem aveugle ouvrit son sein, il en tira le crucifix d'Atala : "Le voilà," s'écria-t-il, "ce gage de l'adversité ! O René ! ô mon fils ! tu le vois ; et moi, je ne le vois plus ! Dis-moi, après tant d'années,

l'or n'en est-il point altéré? N'y vois-tu point la trace de mes larmes? Pourrais-tu reconnaître l'endroit qu'une sainte a touché de ses lèvres? Comment Chactas n'est-il point encore Chrétien? Quelles frivoles raisons de politique et de patrie, l'ont jusqu'à présent retenu dans les erreurs de ses pères? Non! je ne veux pas tarder plus long-temps. La terre me crie: —Quand donc descendras-tu dans la tombe, et qu'attends-tu pour embrasser une religion divine?—O terre! vous ne m'attendrez pas long-temps! aussitôt qu'un prêtre aura rajeuni dans l'onde cette tête blanchie par les chagrins, j'espère me réunir à Atala! Mais achevons ce qui me reste à conter de mon histoire!"

LES FUNÉRAILLES.

"Je n'entreprendrai point, ô René! de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon ame, lorsqu'Atala eut rendu le dernier soupir. Il faudrait avoir plus de

chaleur qu'il ne m'en reste; il faudrait que mes yeux fermés se pussent r'ouvrir au soleil, pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune, qui brille à présent sur nos têtes, se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky; oui, le fleuve qui porte maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses ondes, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala! Pendant deux jours entiers, je fus insensible aux discours de l'hermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servait point des vaines raisons de la terre, il se contentait de me dire, 'Mon fils, c'est la volonté de Dieu,' et il me pressait dans ses bras. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du Chrétien résigné, si je ne l'avais éprouvé moi-même.

"La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur du Très-Haut,

vainquirent enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisais répandre. 'Mon père,' lui dis-je, 'c'en est trop ; que les passions d'un jeune homme ne troublent plus la paix de tes jours. Laisse-moi emporter les restes de mon amante ; je les ensevelirai dans quelque coin du désert, et si je suis encore condamné à la vie, je tâcherai de me rendre digne de ces noces éternelles, qui m'ont été promises par Atala.'

"À ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie ; il s'écria : 'O sang de Jesus-Christ ! sang de mon divin Maître ! je reconnois là tes mérites. Tu sauveras sans doute ce jeune homme. Mon Dieu ! achève ton ouvrage. Rends la paix à cette ame troublée, et ne lui laisse de ses malheurs, que d'utiles et humbles souvenirs.'

"Le juste refusa de m'abandonner le corps de la fille de Lopez; mais il me proposa de faire venir ses néophytes, et

de l'enterrer avec toute la pompe chrétienne : je m'y refusai à mon tour. 'Les malheurs et les vertus d'Atala,' lui dis-je, 'ont été inconnus des hommes ; que sa tombe, creusée furtivement par ta main et par la mienne, partage cette obscurité.' Nous convînmes que nous partirions le lendemain, au lever de l'aurore, pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des Bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prières auprès du corps de cette sainte.

"Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte, qui donnait vers le nord. L'hermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis long-temps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives de montagne ; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de

son sein étaient découverts. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée ; . . . celle-là même que j'avais déposée sur le lit de la vierge, pour la rendre féconde ! Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux aurores, semblaient languir et sourire. Dans ses joues, d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène : le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchantée par l'ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste : quiconque eût ignoré que cette vestale avait joui de la lumière, aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

" Le religieux ne cessa de prier toute la nuit ; j'étais assis en silence au chevet

du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante! que de fois je m'étais penché sur elle, pour entendre et pour respirer son souffle! Mais à présent aucun bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté!

"La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale, qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes, et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée; puis secouant la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois, il répétait sur un air antique quelques vers d'un vieux poëte, nommé Job; il disait:

" 'J'ai passé comme une fleur; -j'ai séché comme l'herbe des champs.'

" 'Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur?'

" Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée, allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrens, de toutes les forêts. Les roucoulemens de la colombe de la Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintemens de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres, et l'on croyait entendre, dans les Bocages de la mort, le chœur lointain des décédés, qui répondait à la voix du Solitaire.

" Cependant une barre d'or se forma dans l'Orient. Les éperviers criaient sur les rochers, et les martres rentraient dans le creux des ormes: c'était le signal du

convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules; l'hermite marchait devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. A la vue du chien qui nous avait trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçait une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux; souvent pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils!...il eût fallu voir un jeune sauvage et un vieil hermite chrétien, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau

pour une pauvre fille, dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent!

"Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas! j'avais espéré de préparer une autre couche pour elle! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai, pour la dernière fois, mes yeux égarés sur le visage d'Atala. Ensuite, je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps. Je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur, et ses graces se cacher sous le rideau de l'éternité. Son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève du milieu d'une argile sombre. 'Lopez! m'écriai-je alors, vois ton fils inhumer ta fille!' Et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

"Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que

j'avais formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connaissait merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée et la ruse de ma douleur. Il me dit: 'Chactas, fils d'Outalissi, tandis qu'Atala a vécu, je vous ai sollicité de demeurer dans ces déserts; mais à présent votre sort est changé: vous vous devez à votre patrie. Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point éternelles: il faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce que le cœur de l'homme est fini; et c'est une de nos grandes misères, que nous ne sommes pas même capables d'être longtemps malheureux. Retournez au Meschacebé; allez consoler votre mère, qui vous pleure tous les jours, et qui a besoin de votre appui. Faites-vous instruire dans la religion de votre chère Atala, lorsque vous en trouverez l'occasion, et souvenez-vous que vous lui avez promis d'être vertueux et chrétien. Moi, je veillerai ici sur le tombeau de votre sœur....Partez,

mon fils: Dieu, l'ame de votre sœur, et le cœur de votre vieil ami, vous suivront.'

"Telles furent les paroles de l'homme du rocher; son autorité était trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain je quittai mon vénérable hôte, qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes. Je passai au tombeau; je fus surpris d'y trouver une petite croix, qui se montrait au-dessus de la mort, comme on apperçoit encore la mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire était venu prier au tombeau pendant la nuit; cette marque d'amitié et de religion fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de r'ouvrir la fosse, et de voir encore une fois ma bien-aimée; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre, fraîchement remuée.. Un coude appuyé

sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René! c'est là que je fis, pour la première fois, des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours, et la plus grande vanité de nos projets. Eh! mon enfant, qui ne les a point faites ces réflexions? Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers; mes ans le disputent à ceux de la corneille: eh bien! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été trompé dans ses rêves de félicité; point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein, en apparence, ressemble au puits naturel de la savane Alachua: la surface en paraît calme et pure; mais quand vous regardez au fond du bassin, vous appercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses ondes.

" Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain au premier cri de la cigogne, je me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne dont je voulais m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'ame d'Atala; trois fois le génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'hermite qui se rendait à la cabane de quelqu'infortuné. Tombant à genoux, et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai: 'Dors en paix dans cette terre étrangère, fille trop malheureuse! pour prix de ton amour, de ton exil et de ta mort, tu vas être abandonnée, même de Chactas!' Alors versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez; alors je m'arrachai de ces lieux, laissant au pied du monument de la nature, un monument plus auguste: l'humble tombeau de la vertu."

ÉPILOGUE.

Chactas, fils d'Outalissi, le Natché, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfans; et moi, voyageur aux terres lointaines, ja'i fidellement rapporté ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit bien des choses: le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur; la religion, première législatrice des hommes; les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'évangile; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible: l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grace de la cabane, et

une simplicité à conter la douleur, que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restait à savoir. Je demandais ce qu'était devenu le père Aubry, et personne ne me le pouvait dire. Je l'aurais toujours ignoré, si la Providence qui conduit tout, ne m'avait découvert ce que je cherchais. Voici comme la chose se passa.

J'avais parcouru les rivages du Meschacebé, qui formaient autrefois la barrière méridionale de la Nouvelle-France, et j'étais curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étais arrivé tout près de cette chute, dans l'ancien pays des Agononsioni *, lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'apperçus une femme assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Je m'approchai douce-

* Les Iroquois.

ment de la jeune mère, et je l'entendis qui disait :

" Si tu étais resté parmi nous, cher enfant, comme ta main eût bandé l'arc avec grace ! Ton bras aurait dompté l'ours en fureur, et sur le sommet de la montagne, tes pas auraient défié l'élan à la course. Blanche hermine du rocher ! si jeune être allé dans le pays des ames ! Comment feras-tu pour y vivre ? Ton père n'y est point, pour t'y nourrir de sa chasse ; tu auras froid, et aucun esprit ne te donnera des peaux pour te couvrir. Oh ! il faut que je me hâte de t'aller rejoindre, pour te chanter des chansons, et te présenter mon sein."

Et la jeune mère chantait d'une voix tremblante, balançait l'enfant sur ses genoux, humectait ses lèvres du lait maternel, et prodiguait à la mort tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme voulait faire sécher le

corps de son fils sur les branches d'un arbre, selon la coutume Indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle dépouilla son enfant, et respirant quelques instans sur sa bouche, elle dit: "Ame de mon fils, charmante ame! ton père t'a créée jadis sur mes lèvres par un baiser: hélas! les miens n'ont pas le pouvoir de te donner une seconde naissance!"—Ensuite elle découvrit son sein, et y pressa pour la dernière fois ces restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'était réservé le souffle qui donne la vie.

Elle se leva, et chercha des yeux un arbre sur les branches duquel elle pût exposer son fils. Elle choisit un érable à fleurs rouges, tout festonné de guirlandes d'apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs; de l'autre, elle y plaça le corps. Laissant alors échapper

la branche, la branche retourna à sa position naturelle, emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh! que cette coutume Indienne est touchante! Je vous ai vus depuis dans vos campagnes désolées, mémorables monumens des Crassus et des Césars, et je vous préfère encore les tombeaux aériens du Sauvage; ces mausolées de fleurs et de verdure, que parfume l'abeille, que rafraîchit la rosée, que balance le zéphyr, et où le rossignol bâtit son nid et fait entendre sa plaintive mélodie. Si c'est la dépouille d'une jeune fille, que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort; si ce sont les restes d'un enfant chéri, qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore.

Je m'approchai de celle qui gémissait au pied de l'érable; je lui imposai les mains sur la tête, et sans lui parler, prenant comme elle un rameau, je me mis

à écarter les insectes qui bourdonnaient autour du corps de l'enfant; mais je me donnai de garde d'effrayer une colombe voisine. L'Indienne lui disait: "Colombe, si tu n'es pas l'ame de mon fils qui s'est envolée, tu es, sans doute, une mère qui cherche quelque chose pour faire un nid. Prends de ces cheveux, que je ne laverai plus dans l'eau d'esquine; prends-en pour coucher tes petits: puisse le grand Esprit te les conserver!"

Cependant la mère pleurait de joie, en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha, et dit: "Fille de Céluta, retire notre enfant, nous ne séjournerons pas plus long-temps ici, et nous partirons au premier soleil."—Je dis alors: "Frère, je te souhaite un ciel bleu, beaucoup de chevreuils, un manteau de castor, et l'espérance; tu n'es donc pas de ce désert?"—"Non," répondit le jeune homme, "nous sommes des exilés, et nous allons chercher

une patrie." En disant cela, le guerrier baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc, il abattait la tête des fleurs. Je vis qu'il y avait des larmes au fond de cette histoire, et je me tus. La femme retira son fils des branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Alors je dis : " Voulez-vous me permettre d'allumer votre feu cette nuit ?"—" Nous n'avons point de cabanes," reprit le guerrier ; " si vous voulez nous suivre, nous campons au bord de la chute."—" Je le veux bien," répondis-je ; et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissemens. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario : sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au Saut, le fleuve accourt par une pente rapide ; et au moment de la chute, c'est moins un

fleuve qu'une mer dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant, descend dans une ombre éffrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abyme. L'eau frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élève au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent

par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abyme les cadavres brisés des élans et des ours.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplais ce spectacle, l'Indienne et son époux me quittèrent. Je les cherchai, en remontant le long du fleuve au dessus de la chute, et bientôt je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil. Ils étaient couchés sur l'herbe avec des vieillards, auprès de quelques ossemens humains, enveloppés dans des peaux de bêtes. Etonné de tout ce que je voyais depuis quelques heures, je m'assis auprès de la jeune mère, et je lui dis: "Qu'est-ce que tout ceci, ma sœur?" Elle me répondit: "Mon frère, c'est la terre de la patrie; ce sont les cendres de nos aïeux, qui nous suivent dans notre exil."--"Et comment," m'écriai-je, "avez-vous été réduits à un tel malheur?"—La fille de Céluta repartit: "Nous sommes les restes des Natchez,

Après le grand massacre que les Français firent de notre nation pour venger leurs frères, ceux de nos frères qui échappèrent aux vainqueurs, trouvèrent un asile chez les Chikassas nos voisins. Nous y sommes demeurés assez long-temps tranquilles; mais il y a sept lunes, que les blancs de la Virginie se sont emparés de nos terres, en disant qu'elles leur ont été données par un roi d'Europe. Nous avons levé les yeux au ciel, et chargés des restes de nos aïeux, nous avons pris notre route à travers le désert. Je suis accouchée pendant la marche, et comme mon lait était mauvais, à cause de la douleur, il a empoisonné mon enfant." En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure: je pleurais aussi.

Or, je dis bientôt: "Ma sœur, adorons le grand Esprit, tout arrive par son ordre. Nous sommes tous voyageurs; nos pères l'ont été comme nous; mais il y a un lieu où nous nous reposerons. Si

je ne craignais d'avoir la langue aussi légère que celle d'un blanc, je vous demanderais si vous avez entendu parler de Chactas, le Natché?"—A ces mots l'Indienne me regarda, et me dit: "Qu'est ce qui vous a parlé de Chactas, le Natché?" —Je répondis: "C'est la sagesse."— L'Indienne reprit: "Je vous dirai ce que je sais, parce que vous avez éloigné les mouches du corps de mon fils, et que vous venez de dire de belles paroles sur le grand Esprit. Je suis la fille de la fille de René l'Européen, que Chactas avait adopté. Chactas, qui avait reçu le baptême, et René mon aïeul si malheureux, ont péri dans le massacre."—"L'homme va toujours de douleur en douleur," répondis-je en m'inclinant. "Vous pourriez donc aussi m'apprendre des nouvelles du père Aubry?"—"Il n'a pas été plus heureux que Chactas," dit l'Indienne. "Les Chéroquois, ennemis des Français, pénétrèrent jusqu'à sa mission; ils y furent con-

duits par le son de la cloche qu'on sonnait pour secourir les voyageurs. Le père Aubry se pouvait sauver; mais il ne voulut pas abandonner ses enfans, et il demeura pour les encourager à mourir, par son exemple. Il fut brûlé avec de grandes tortures; jamais on ne put tirer de lui un cri qui ne tournât à la gloire de son Dieu, ou de sa patrie. Il ne cessa, durant tout le supplice, de prier pour ses bourreaux, et de compatir au sort des victimes qu'il voyait autour de lui. Désirant lui arracher une marque de faiblesse à ce guerrier des armées célestes, les Chéroquois amenèrent devant lui un Sauvage Chrétien, qu'ils avaient horriblement mutilé. Mais ils furent bien surpris, quand ils virent le jeune homme se jeter à genoux, et baiser les plaies du vieil hermite, qui, de l'air le plus serein, lui criait: *Mon enfant! nous avons été mis en spectacle, aux anges, et aux hommes.*" Les Indiens furieux lui plongèrent un fer rouge

dans la gorge, pour l'empêcher de parler. Alors ne pouvant plus consoler les hommes, il expira.

" On dit que les Chéroquois, tout accoutumés qu'ils étaient à voir des Sauvages souffrir avec constance, ne purent s'empêcher d'avouer qu'il y avait dans l'humble courage du père Aubry, quelque chose qui leur était inconnu, et qui surpassait tous les courages de la terre. Plusieurs d'entr'eux, frappés de cette mort, se sont faits Chrétiens.

" Quelques années après, Chactas, à son retour de la terre des blancs, ayant appris les malheurs du chef de la prière, partit pour aller recueillir ses cendres et celles d'Atala. Il traversa le désert, et arriva à l'endroit où était située la mission, mais il put à peine le reconnaître. Le lac s'était débordé, et la savane s'était changée en un marais: le pont naturel, en s'écroulant, avait enseveli sous ses débris le tombeau d'Atala et les bocages de

la mort. Chactas erra long-temps dans ce lieu : il visita la grotte du solitaire, qu'il trouva remplie de ronces et de framboisiers, et dans laquelle une biche allaitait son faon. Il s'assit sur le rocher de la veillée de la mort, où il ne vit que quelques plumes tombées de l'aile de l'oiseau de passage. Tandis qu'il y pleurait, le serpent familier du missionnaire sortit des broussailles voisines, et vint s'entortiller à ses pieds. Chactas réchauffa dans son sein ce fidèle ami, resté seul au milieu de ces ruines. Le fils d'Outalissi a raconté que plusieurs fois, à l'entrée de la nuit, il apperçut l'ombre d'Atala et celle du père Aubry dans ces solitudes. Ces visions le remplirent d'une religieuse frayeur, et d'une joie triste.

" Après avoir cherché inutilement le tombeau de l'hermite et celui d'Atala, il était près d'abandonner ces lieux, lorsque la biche de la grotte se mit à bondir devant lui. Elle s'arrêta au pied de la croix

de la mission. Cette croix était alors à moitié entourée d'eau; son bois était rongé de mousse, et le pélican du désert aimait à se percher sur ses bras vermoulus. Chactas jugea que la biche reconnaissante l'avait conduit au tombeau de son hôte. Il creusa sous la roche, qui jadis servait d'autel, et il y trouva les restes d'un homme et d'une femme. Il ne douta point que ce ne fussent ceux du prêtre et de la vierge, que les anges avaient ensevelis dans ce lieu; il les enveloppa dans des peaux d'ours, et reprit le chemin de son pays, en emportant les précieux restes, qui résonnaient, sur ses épaules, comme le carquois de la mort. La nuit, il les mettait sous sa tête, et il avait des songes d'amour et de vertu. O étranger! tu peux contempler ici cette poussière avec celle de Chactas lui-même."

Comme l'Indienne achevait de prononcer ces mots, je me levai; je m'approchai des cendres sacrées, et me pro-

sternai devant elles en silence. Puis m'éloignant à grands pas, je m'écriai : " Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible ! Homme ! tu n'es qu'un songe rapide, qu'un rêve douloureux ; tu n'existes que par le malheur ; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton ame, et l'éternelle mélancolie de ta pensée !"

Ces réflexions m'occupérent toute la nuit au bord de la cataracte. Le lendemain au point du jour, mes hôtes me quittèrent. Les jeunes guerriers ouvraient la marche, et les épouses la fermaient : les premiers étaient chargés des saintes reliques; les secondes portaient leurs nouveaux-nés: les vieillards cheminaient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh ! que de larmes sont répandues, lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque du haut de la colline

de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri, et le fleuve de la cabane, qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie !

Indiens infortunés, que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde, avec les cendres de vos aïeux ! vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère ! je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes, et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

RENÉ.

RENÉ.

EN arrivant chez les Natchez, René avait été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens; mais il ne vivait point avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînait au fond des bois; il y passait seul des journées entières, et semblait sauvage parmi des sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire au fort Rosalie*, il avait renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avaient pris beaucoup d'empire sur son cœur; le premier, par une indulgence toute aimable; l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse

* Colonie Française au Natchez.

du castor, où le Sachem aveugle avait raconté ses aventures à René, celui-ci n'avait jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le missionnaire désiraient vivement de savoir, quel malheur avait pu conduire un Européen bien né, à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisiane. René avait toujours donné pour motifs de ses refus, le peu d'intérêt de son histoire, qui se bornait, disait il, à celle de ses pensées et de ses sentimens. "Quant à l'événement qui m'a déterminé à passer en Amérique," ajoutait-il, "je dois l'ensevelir dans un éternel oubli."

Quelques années s'écoulèrent de la sorte, sans que les deux vieillards pussent lui arracher son secret. Une lettre qu'il reçut d'Europe, par le bureau des missions étrangères, redoubla tellement sa tristesse, qu'il fuyait jusqu'à ses vieux amis. Ils n'en furent que plus ardens à le presser de leur ouvrir son cœur; ils y

mirent tant de discrétion, de douceur et d'autorité, qu'il fut enfin obligé de les satisfaire. Il prit donc jour avec eux, pour leur raconter, non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avait point éprouvé, mais les sentimens secrets de son ame.

Le 21 de ce mois, que les sauvages appellent *la lune des fleurs*, René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au Sachem aveugle, et le conduisit sous un sassaffras, au bord du Meschacebé. Le père Souël ne tarda pas d'arriver au rendez-vous. L'aurore se levait: à quelque distance dans la plaine, on appercevait le village des Natchez, avec son bocage de mûriers et ses cabanes, qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie Française et le fort Rosalie se montraient sur la droite, au bord du fleuve. Des tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichemens couverts de Nègres, des groupes de Blancs et d'Indiens, présentaient, dans ce

petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Au fond de la perspective, vers l'orient, le soleil commençait à paraître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinaient comme des caractères d'azur, dans les hauteurs dorées du ciel, à l'occident. Le Meschacebé roulait ses ondes dans un silence magnifique, et formait la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur.

Le jeune homme et le missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, en plaignant l'aveugle Sachem, qui ne pouvait plus en jouir: ensuite le père Souël et Chactas s'assirent sur le gazon, au pied de l'arbre; René prit sa place au milieu d'eux, et après un moment de recueillement et de silence, il parla de la sorte à ses vieux amis:

"Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respecta-

bles vieillards, et le calme de la nature autour de moi, me font rougir du trouble et de l'agitation de mon ame.

« Combien vous aurez pitié de moi! que mes éternelles inquiétudes vous paraîtront misérables! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même? Hélas! ne le condamnez pas, il a été trop puni.

« J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avais un frère que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

« Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal; tour-à-tour bruyant et joyeux, silencieux et triste; tantôt ras-

semblant autour de moi mes jeunes compagnons, puis les abandonnant tout-à-coup, pour suivre à l'écart des jeux solitaires.

" Chaque automne, je revenais au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

" Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur ; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les côteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles ; promenades dont le souvenir remplit encore mon ame de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs ?

" Tantôt nous marchions tout pensifs, prêtant l'oreille au silence de l'automne,

ou au bruit de feuilles séchées, que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt nous murmurions quelques vers où nous cherchions à peindre la nature. Jeune, je cultivais les muses; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années: le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

" Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu, dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon ame naïve, l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance! Oh! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches

de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour, la sainte alégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se trouve dans les réminiscences enchantées que donne le bruit de la cloche natale ; philosophie, piété, tendresse, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

" Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées rêveuses, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

" Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras, et j'appris à connaître la mort sur les lèvres de celui qui m'avait donné la

vie. Cette impression fut grande, elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'ame s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé était en moi l'auteur de la pensée; je sentis qu'elle me devait venir d'une autre source, et dans une sainte douleur, qui approchait de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

“ Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers? Enfin, pourquoi n'y aurait-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité?

“ Amélie, accablée de douleur, était retirée au fond d'une tour, d'où elle en-

tendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi, et les sons de la cloche funèbre. J'accompagnai mon père à son dernier asile; la terre se referma sur sa dépouille; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids; le soir même l'indifférent passait sur sa tombe: hors pour sa fille et pour son fils, c'était déjà comme s'il n'avait jamais été.

"Il fallut quitter le toit paternel, désormais l'héritage de mon frère: je me retirai avec Amélie chez de vieux parens.

"Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérais l'une après l'autre, sans oser m'y engager. Amélie m'entretenait souvent du bonheur de la vie religieuse; elle me disait que j'étais le seul lien qui la retînt au monde, et ses yeux s'attachaient sur moi avec tristesse. Ces conversations me touchaient; j'allais promener mes rêveries dans un monastère, non loin de mon nou-

veau séjour ; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie : heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre !

" Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence des déserts nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux faibles, sont souvent cachés dans des vallons, qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune, et l'espérance d'un abri : quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites, où l'ame religieuse, comme une plante aromatique des montagnes, semble s'élever vers le ciel, pour lui offrir ses parfums.

" Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye, où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort ; j'erre encore au déclin

du jour dans ces cloîtres retentissans et solitaires ! Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades, et dessinait leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtais à contempler la croix, qui marquait le champ de la mort, et les longues herbes qui croissaient entre les pierres des tombes. O hommes ! qui ayant vécu loin du monde, aviez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quelle philosophie mélancolique vos tombeaux ne remplissaient-ils point mon cœur !

" Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins ; je me résolus de voyager. Je dis adieu à ma sœur ; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressemblait à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter : je ne pus me défendre d'une réflexion amère, sur l'inconséquence des amitiés humaines.

" Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du

monde, dont je ne connaissais ni les ports ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus; je m'en allai, m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce; pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais des rois sont ensevelis dans la poudre, et leurs mausolées cachés sous les ronces. Force de la nature, et faiblesse de l'homme! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissans, ne soulèveront jamais! Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une ame que le temps et le malheur ont dévastée.

"Je méditai sur ces monumens dans tous les accidens, et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil, qui avait vu jeter les fondemens de ces cités, se couchait majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines; tantôt la lune se

levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait tous les pâles tombeaux ; et souvent aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le génie des souvenirs, assis pensivement à mes côtés.

" Mais enfin je me lassai de fouiller dans des monumens, où je ne remuais trop souvent qu'une poussière criminelle.

" Des songes des races évanouies, je revins aux illusions des races vivantes. Comme je me promenais un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'apperçus une statue, qui indiquait du doigt un lieu fameux par un sacrifice*. Je fus frappé du silence qui régnait dans ces lieux, et que ne troublaient point les plaintes du vent, qui gémissait autour du marbre tragique. Seulement quelques manœuvres étaient assis avec indifférence

* A Londres, derrière Whitehall, la statue de Charles II.

au pied de la statue, ou taillaient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifiait ce monument ; les uns purent à peine me le dire, les autres ignoraient jusqu'à la grande catastrophe qu'il retraçait. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événemens de la vie, et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit ? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

“ Je recherchai sur-tout dans mes voyages, les artistes, et ces hommes divins qui chantent les Dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

“ Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à-la-fois naïve et sublime : ils célèbrent les Dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes ; ils causent comme des immortels, ou comme

de petits enfans; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent, sans s'en appercevoir, comme des nouveaux-nés.

« Sur les monts de la Calédonie, le dernier Barde qu'on ait ouï dans ces déserts, me chanta les poëmes dont un ancien héros consolait sa vieillesse solitaire. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse; un torrent coulait à nos pieds; le chevreuil paissait à quelque distance sur la tour en ruine, et le vent du désert sifflait sur les bruyères de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monumens des héros de Morven, et touché la harpe de David, au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne: aussi tranquille que les divinités de Selma étaient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livrait des combats,

et elle a répandu des anges de paix, dans les nuages qu'habitaient des fantômes homicides.

" L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur, j'errais dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion ! Quel labyrinthe de colonnes ! quelle succession d'arches et de voûtes ! qu'ils sont beaux ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs de la mer, aux murmures des vents dans les forêts, ou plutôt à la voix de Dieu dans son temple ! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poëte, et les fait toucher aux sens, comme l'autre à l'ame.

" Cependant, qu'avais-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue ? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges ;

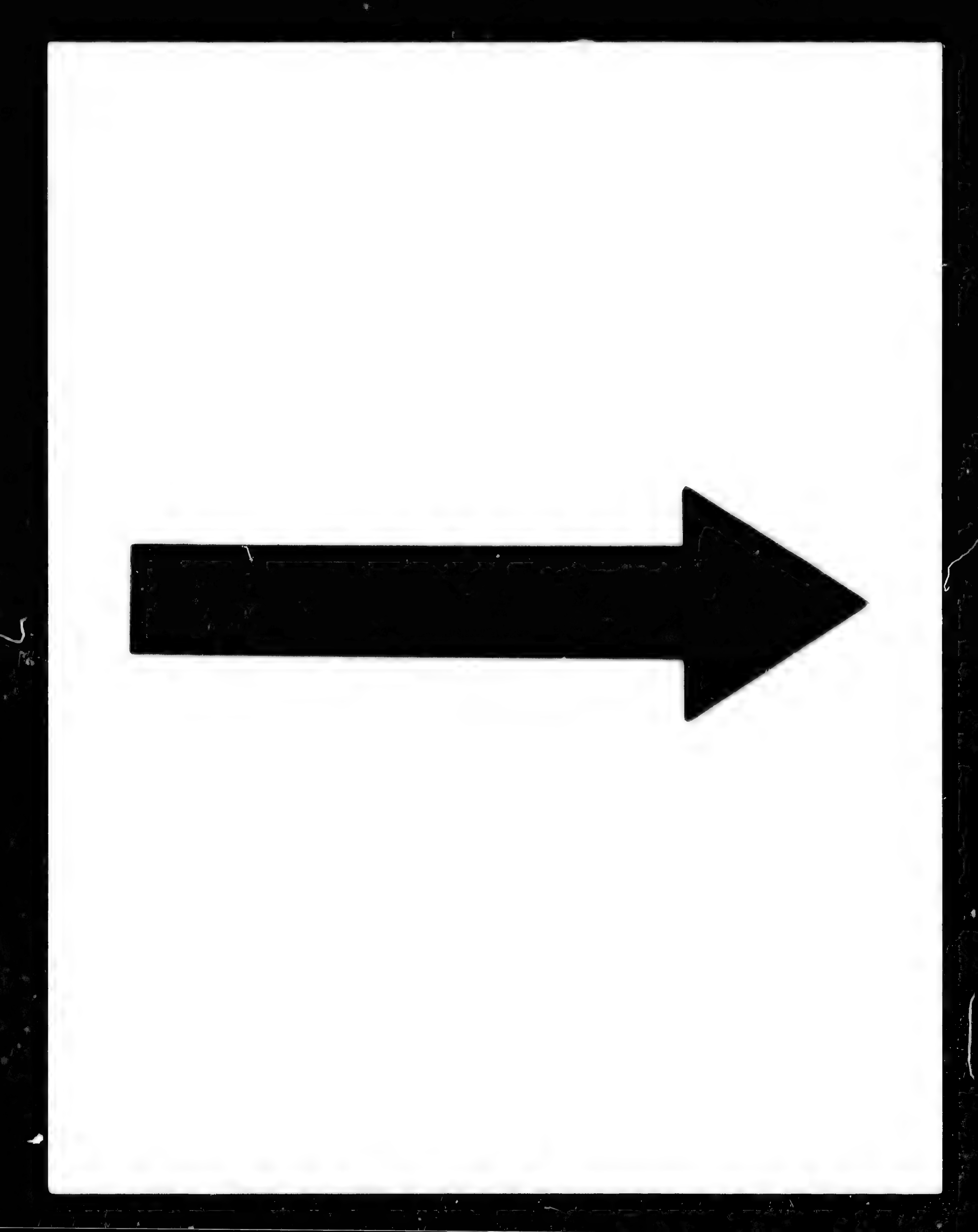
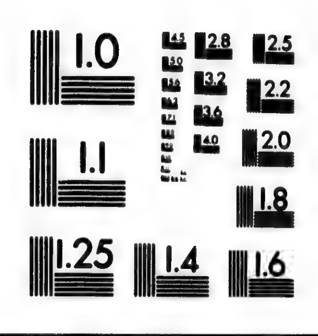


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

" Mais peut-être, mes vieux amis, et vous sur-tout, sage habitant du désert, êtes-vous étonnés que dans ce récit de mes voyages, je ne vous aie pas une seule fois entretenu des monumens de la nature?

" Un jour j'étais monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, à peine discernais-je les fleuves, commes des lignes géographiques tracées sur une carte; mais tandis que d'un côté mon œil appercevait tous ces objets, de l'autre il plongeait dans le cratère même de l'Etna, dont je découvrais les entrailles brûlantes, entre les bouffées d'une noire vapeur.

" Un jeune homme plein de passions,

assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels infortunés dont il voyait à ses pieds les étroites demeures, n'est sans doute, vertueux vieillards, qu'un objet digne de votre pitié ; mais quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre une vive image de son caractère et de sa triste existence : c'est ainsi que, toute ma vie, j'ai eu devant les yeux une création à-la-fois immense et imperceptible, et une abyme ouvert à mes côtés."

En prononçant ces derniers mots, René se tut, et tomba tout-à-coup dans la rêverie. Le père Souël était dans un profond étonnement, et le vieux Sachem aveugle, qui n'entendait plus parler le jeune homme, ne savait que penser de ce silence.

Cependant René avait les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passaient gaiement dans la plaine ; bientôt sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, il s'écrie :

" Heureux sauvages, oh ! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours ! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourais tant de contrées, vous, assis tranquillement sous un chêne, vous laissiez couler vos jours sans les compter. Votre raison n'était que vos besoins, et vous arriviez mieux que moi au résultat de la philosophie, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Si cette légère mélancolie, qui s'engendre de l'excès du bonheur, atteignait quelquefois votre ame, bientôt vous sortiez de ce trouble passager, et votre regard levé vers le ciel, cherchait avec attendrissement ce je ne sais quoi inconnu, qui prend pitié du pauvre sauvage."

Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pencha la tête dans sa poitrine. Chactas, étendant son bras dans l'ombre, et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému : " Mon fils ! mon cher fils!"

A ces accens, le frère d'Amélie revenant à lui, et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Le vieux sauvage, avec une douceur parfaite, lui répondit : " Mon jeune ami, les mouvemens d'un cœur comme le tien ne sauraient être égaux ; tâche seulement de modérer cette ardeur de caractère qui t'a déjà fait tant de mal. Si tu souffres plus qu'un autre des choses de la vie, il ne faut pas t'en étonner ; une grande ame doit contenir plus de douleurs qu'une petite. Continue ton récit. Tu nous as fait parcourir l'Europe, hâte-toi de nous faire connaître ta patrie. Tu sais que j'ai vu la France, et quels liens m'y ont attaché ; j'aimerai à entendre parler de ce grand chef *, qui n'est plus, et dont j'ai visité la superbe cabane. Mon cher enfant, je ne vis plus que par la mémoire : un vieillard, avec ses souvenirs, ressemble au

* Louis XIV.

chêne décrépit de nos bois ; ce chêne ne se pare plus de son propre feuillage, mais il couvre quelquefois sa nudité, des plantes étrangères qui ont végété sur ses antiques rameaux."

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles paisibles, reprit ainsi l'histoire secrète de son cœur :

" Hélas ! mon père, je ne pourrai t'entretenir de ce grand siècle dont je n'ai vu que la fin dans mon enfance, et qui n'était plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais une métamorphose plus étonnante et plus soudaine ne s'est opérée chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout était subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption.

" J'avais donc vainement espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette vague inquiétude, cette ardeur de désir qui m'avait suivi par-tout : l'étude

du monde ne m'avait rien appris, et pourtant je n'avais plus la douceur de l'ignorance.

“ Ma sœur, par une conduite inexplicable, semblait se plaire à augmenter mon ennui. Elle avait quitté Paris quelques jours avant mon arrivée ; je lui écrivis que je comptais aller la rejoindre ; elle me répondit en hâte pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle était incertaine du lieu où l'appelleraient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité !

“ Je me trouvai donc plus isolé dans ma patrie, que je ne l'avais été dans une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien, et qui ne m'entendait pas. Mon ame, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet au-

quel elle pût s'attacher; je m'apperçus bientôt que je donnais plus que je ne recevais. Ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg, où je vécus totalement ignoré.

" Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante. Inconnu, je me mêlais à la foule, vaste désert d'hommes !

" Souvent assis dans une église peu fréquentée, j'ai passé des heures entières en méditation. Je voyais de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux sans un visage plus serein ; et les

sourdes clameurs qu'on entendait au dehors, semblaient être les flots des passions et les orages du monde, qui venaient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu ! qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées ! tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme ! Ah ! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son ame à la fontaine de vie ? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste ?

" Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts, pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de la grande horloge des siècles. Je me retirais ensuite à

travers un labyrinthe de rues solitaires, où divers objets s'offraient à ma rêverie, à mesure que la nuit descendait. En regardant toutes les lumières qui brillaient dans la demeure des hommes, je me transportais, en imagination, au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient; je songeais que sous tant de toits habités, je n'avais pas un ami. Mais au milieu de mes réflexions, l'heure venait à frapper à coups mesurés à l'horloge d'une cathédrale gothique; elle allait se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église: hélas! chaque heure dans la société ouvreun tombeau, et fait couler des larmes.

" Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas, mais je crus tout-à-coup que les bois me

seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

« J'embrassai ce projet avec la même rapidité que je mets à tous mes desseins ; je partis pour m'ensevelir dans une chaumière, avec la même ardeur qui m'avait fait partir autrefois pour faire le tour du monde.

« On m'accuse d'avoir des goûts inconstans, de ne pouvoir jouir long-temps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination avide, qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur courte durée ; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre : hélas ! je cherche seulement un bien inconnu, dont le vague instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve par-tout les bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? Cependant je sens que j'aime la monotonie des

sentimens de la vie; et si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude.

" La solitude absolue, le spectacle inspirant de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presqu'impossible à décrire. Sans parens, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, mais cherchant à aimer, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur, comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abyme de mon existence: je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'ideal objet d'une flamme future; je l'embrassais dans les vents, je le saisissais dans les gémissemens du fleuve; tout était ce fantôme

imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

« Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes: j'aimais les rêveries dans lesquelles il me plongeait, même en usant les ressorts de ma vie.

« Un jour, je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un prince qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que n'étaient les miennes, à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels! ô enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais! voilà donc jusqu'à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses aussi fragiles que mes feuilles de saule.

" Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives, que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vague d'un cœur solitaire, ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

" L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les sombres mois des tempêtes. Tantôt, j'aurais voulu être un de ces anciens guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt, j'enviais jusqu'au sort du pâtre, que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles, qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que, dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des

cordes, et où nous sommes forcé de rendre les accens de la joie, sur le ton consacré aux soupirs.

" Le jour je m'égarais sur de grandes bruyères, qui se terminaient à des forêts. Qu'il fallait peu de choses à ma rèverie! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un vieux chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait! Le clocher champêtre s'élevant au loin dans une vallée solitaire, a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes: un secret instinct me tourmentait; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel semblait me dire:

' Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues, que ton cœur demande.

" ' Levez-vous vîte, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie!' Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas; enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

" La nuit, quand l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit; qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues; il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais eu la puissance de créer des mondes. Ah! si j'avais pu faire partager à un autre les transports que

j'éprouvais! ô Dieu! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Eve tirée de moi-même.... Beauté céleste, je me serais prosterné devant toi; puis te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Eternel de te donner les restes de ma vie.

" Hélas! j'étais seul, seul sur la terre! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès ma plus tendre jeunesse, revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'appercevais de mon existence, que par un profond sentiment de mal-aise et d'ennui.

" Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de la vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'était

nulle part et qui était partout, je résolus de quitter la vie.

« Prêtre du Très-Haut, qui m'entendez, pardonnez à un malheureux que le ciel avait presque privé de la raison. J'étais plein de religion, et je raisonnais en impie; mon cœur aimait Dieu, et mon esprit le méconnaissait: ma conduite, mes discours, mes sentimens, mes pensées, n'étaient que contradiction, ténèbres et mensonges. Ah! l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut? est-il toujours sûr de ce qu'il pense?

« Tout m'échappait à-la-fois, l'amitié, le monde et la retraite. J'avais essayé de tout, et tout m'avait été fatal. Repoussé par la societé, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à me manquer à son tour, que me restait-il? C'était-là la dernière planche sur laquelle j'avais espéré de me sauver, et je la sentais encore s'enfoncer dans l'abyme!

" Décidé que j'étais à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressait ; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers momens de l'existence, et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon ame s'échapper.

" Il me devenait nécessaire de prendre des arrangemens concernant ma fortune, et je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'échappa quelques plaintes sur son oubli, et je laissai sans doute percer l'attendrissement qui surmontait peu à peu mon cœur. Je croyais pourtant avoir bien dissimulé mon secret ; mais ma sœur, accoutumée à lire dans les replis de mon ame, le devina sans peine ; elle fut alarmée du ton de contrainte qui régnait dans ma lettre, et de mes questions sur des affaires dont je ne m'étais jamais occupé. Au lieu de me répondre,

elle me vint tout-à-coup surprendre dans ma solitude.

"Pour bien sentir, ô vieillards, quelle dut être dans la suite l'amertume de ma douleur, et quels furent mes premiers transports en revoyant Amélie; il faut vous figurer que c'était la seule personne au monde que j'eusse aimée; que tous mes sentimens se venaient confondre en elle, avec la douceur des souvenirs de mon enfance. Je reçus donc Amélie dans une sorte d'extase de cœur: il y avait si long-temps que je n'avais trouvé quelqu'un qui m'entendît, et devant qui je pusse ouvrir mon ame!

"Amélie se jetant dans mes bras, me dit toute en larmes: 'Ingrat, tu veux mourir pendant que ta sœur existe! Tu soupçonnes son cœur! Ne t'explique point, ne t'excuse point, je sais tout; j'ai tout compris, comme si j'avais été avec toi: est-ce moi que l'on trompe? moi, qui ai vu naître les premiers sentimens de

ta vie ? Voilà ton malheureux caractère, tes dégoûts, tes injustices. Jure, tandis que je te presse sur mon cœur jure que c'est la dernière fois que tu te livreras à tes folies ; fais le serment de ne jamais attenter à tes jours.'

" En prononçant ces mots, Amélie me regardait avec compassion et tendresse, et couvrait mon front de ses baisers ; c'était presqu'une mère, c'était quelque chose de plus tendre. Hélas ! mon cœur se rouvrit à toutes les joies ; comme un enfant, je ne demandais qu'à être consolé ; je cédai à l'empire d'Amélie ; elle exigea un serment solennel, je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

" Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendais la voix de ma sœur, j'éprouvais un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avait reçu

de la nature quelque chose de tout divin: son ame avait les mêmes graces innocentes que son corps; la douceur de ses sentimens était infinie; il n'y avait rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit: on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiraient comme de concert; elle tenait de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

“ Mais le moment était venu où j'allais expier les inconséquences de ma vie. J'avais été, dans mon délire, jusqu'à désirer d'éprouver un malheur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance; épouvantable souhait, que Dieu, dans sa colère, ne manque jamais d'exaucer.

“ Mais que vais-je vous révéler, ô mes sages amis! voyez les pleurs qui coulent de mes yeux; puis-je même.... Il y a quelques jours que rien n'aurait pu m'arracher ce secret.... Mais à présent tout est fini!

“ Cependant, augustes vieillards, que cette histoire soit à jamais ensevelie dans le silence. Souvenez-vous qu'elle n'a été racontée que sous l'arbre du désert.

“ L'hiver finissait, lorsque je m'apperçus qu'Amélie perdait à son tour le repos et la santé qu'elle commençait à me rendre. Elle maigrissait, ses yeux se creusaient, sa démarche était languissante, et sa voix troublée. Un jour je la surpris toute en larmes, au pied d'un crucifix. La nuit, le jour, le monde, la solitude, mon absence, ma présence, tout l'alarmait. D'involontaires soupirs venaient expirer sur ses lèvres ; tantôt elle soutenait, sans se fatiguer, une longue course ; tantôt elle se traînait à peine : elle prenait et laissait son ouvrage, ouvrait un livre, sans pouvoir lire, commençait une phrase qu'elle n'achevait pas, fondait tout-à-coup en pleurs, et se retirait pour prier.

“ En vain je cherchais à découvrir son

secret. Quand je l'interrogeais, en la pressant dans mes bras, elle me repondait, avec un sourire, qu'elle était comme moi, qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait.

" Trois mois se passèrent de la sorte, et son état devenait pire chaque jour. Une correspondance mystérieuse me semblait la source de ses larmes, car elle paraissait ou plus tranquille, ou plus émue, selon les lettres qu'elle recevait. Enfin, un matin, l'heure à laquelle nous déjeûnions ensemble étant passée, je montai à son appartement ; je frappai, on ne me répondit point ; j'entr'ouvris la porte, il n'y avait personne dans la chambre.

" J'apperçus sur la cheminée un paquet à mon adresse. Je le saisis en tremblant, je l'ouvris, et je lus cette lettre, que j'ai conservée, pour m'ôter à l'avenir tout mouvement de joie.

A RENÉ.

" Le Ciel m'est témoin, mon cher René, que je donnerais mille fois ma vie, pour vous épargner un moment de peine ; mais, infortunée que je suis, je ne puis rien pour votre bonheur. Vous me pardonnerez donc de m'être dérobée de chez vous, à votre insu, comme une coupable ; je n'aurais pu résister à vos prières, et cependant il fallait partir. Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

" Vous savez, mon frère, que j'ai toujours eu du penchant pour la vie religieuse ; il est temps que je mette à profit les avertissemens du Ciel. Pourquoi ai-je attendu si tard ? Dieu me punit. J'étais restée pour vous dans le monde.... Pardonnez, je suis toute troublée par le chagrin que j'ai de vous quitter.

" C'est à present, mon cher frère, que je sens bien la nécessité de ces asiles,

contre lesquels je vous ai vu souvent vous élever. Il est des malheurs qui nous séparent pour toujours des hommes; que deviendraient de pauvres infortunées!... Je suis persuadée que vous-même, mon frère, vous trouveriez le repos dans ces retraites de la religion. La terre n'offre rien qui soit digne de vous.

" Je ne vous rappellerai point votre serment, je connais la fidélité de votre parole; vous l'avez juré, vous vivrez pour moi. Y a-t-il rien de plus misérable, que de songer sans cesse à quitter la vie? Pour un homme de votre caractère, il est si aisé de mourir! croyez-en votre sœur, il est plus difficile de vivre.

" Mais, mon frère, sortez au plus vîte de la solitude, qui ne vous est pas bonne; cherchez quelqu'occupation. Je sais que vous riez amèrement de cette necessité où l'on est en France de *prendre un état*; ne méprisez pas tant l'expérience et la

sagesse de nos pères. Il vaut mieux, mon cher René, ressembler un peu plus au commun des hommes, et avoir un peu moins de malheur.

"Peut-être trouveriez-vous dans le mariage un soulagement à vos ennuis. Une femme, des enfans occuperaient vos jours. Et quelle est la femme qui ne chercherait pas à vous rendre heureux! L'ardeur de votre ame, la beauté de votre génie, votre air noble et passionné, ce regard si fier et si tendre, tout vous assurerait de sa fidélité et de son amour. Ah! avec quelles délices ne te presserait-elle pas dans ses bras et sur son cœur! Comme tous ses regards, toutes ses pensées seraient attachés sur toi, pour prévenir tes moindres désirs, pour soulager tes moindres peines! Elle serait tout amour, toute innocence devant toi; tu croirais retrouver une sœur.

"Je pars pour le couvent de..... ce monastère, bâti au bord de la mer, convient à la situation de mon ame. J'enten-

drai la nuit, du fond de ma cellule, le murmure des flots qui baignent les murs du couvent; je songerai à ces promenades que je faisais avec vous, au milieu des bois, alors que nous croyions retrouver le bruit des mers, dans la cime agitée des pins. Aimable compagnon de mon enfance, est-ce que je ne vous verrai plus? A peine plus âgée que vous, je vous balançais dans votre berceau; souvent nous avons dormi ensemble. Ah! si un même tombeau nous réunissait un jour! mais non; je dois dormir seule sous les marbres glacés de ce sanctuaire, où reposent pour jamais ces filles qui n'ont point aimé!

"Je ne sais si vous pourrez lire ces lignes à moitié effacées par mes larmes. Après tout, mon ami, un peu plutôt, un peu plus tard, n'aurait-il pas fallu nous quitter? Qu'ai-je besoin de vous entretenir de l'incertitude et du peu de valeur de la vie? Vous vous rappelez le jeune du T..... qui périt à l'île de France,

Quand vous reçûtes sa dernière lettre, quelques mois après sa mort, sa dépouille terrestre n'existait même plus, et l'instant où vous commenciez son deuil en Europe, était celui où l'on le finissait aux Indes. Qu'est-ce donc que l'homme, dont la mémoire s'abolit si vîte, qu'une partie de ses amis ne peut apprendre sa mort, que l'autre n'en soit déjà consolée?... Quoi! cher et trop cher René! mon souvenir s'effacera-t-il si promptement de ton cœur?... O mon frère! si je m'arrache à vous dans le temps, c'est pour n'être pas séparée de vous dans l'éternité.

"AMÉLIE.

P. S. "Je joins ici l'acte de la donation de ma fortune; j'espère que vous ne refuserez pas cette petite marque de mon amitié."

"La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi

que cette lettre. Quel secret Amélie me cachait-elle? qui la forçait si subitement à embrasser la vie religieuse? Ne m'avait-elle rattaché à l'existence par la charme de l'amitié, que pour me délaisser tout-à-coup? Oh! pourquoi était-elle venue me détourner de mon dessein! un froid mouvement de pitié l'avait rappelée auprès de moi; mais bientôt fatiguée d'un triste devoir, elle se hâte de quitter un malheureux, qui n'avait qu'elle sur la terre; on croit avoir tout fait quand on a empêché un homme de mourir! Telles étaient mes plaintes. Puis faisant un retour sur moi-même: 'Ingrate Amélie,' disais-je, 'si tu avais été dans ma place, si, comme moi, tu eusses été accablée du vide de tes jours, va, tu n'aurais pas été abandonnée par ton frère.'

"Cependant, quand je relisais la lettre, j'y trouvais je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon cœur se fondait. Tout-à coup il me vint une

idée qui me donna quelque espérance: je m'imaginai qu'Amélie avait peut-être conçu une passion pour un homme d'un rang inférieur, et qu'elle n'osait avouer, à cause de l'orgueil de notre famille. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respirait dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour lui faire les plus tendres reproches, pour la supplier de m'ouvrir son cœur, et de ne pas sacrifier le bonheur de sa vie à des parens qui lui étaient presque étrangers.

" Elle ne tarda pas à me répondre; elle me mandait qu'elle était déterminée, qu'elle avait obtenu les dispenses du noviciat, et qu'elle allait prononcer immédiatement ses vœux. Elle ajoutait, en finissant: ' Je n'ai que trop négligé notre famille; c'est vous que j'ai uniquement aimé: mon ami, Dieu n'approuve point

ces préférences; il m'en punit aujourd'hui.'

" Ce billet me donna un mouvement de rage; je fus révolté de l'obstination d'Amélie, du mystère de ses paroles, et de son peu de confiance en mon amitié.

" Après avoir hésité un moment sur le parti que j'avais à prendre, je me résolus d'aller à B— dans le dessein de retarder au moins le sacrifice, si je ne pouvais l'empêcher de s'accomplir.

" La terre où j'avais été éléve se trouvait sur ma route. Quand j'apperçus du grand chemin ces bois où j'avais passé les seuls momens heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu. Je me détournai donc un moment pour accomplir ce sacré pélerinage.

" Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire

ne l'habitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins: je traversai à pied les cours désertes; je m'arrêtai en silence à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes, et ce perron solitaire, où j'avais vu si souvent mon père et ses fidelles serviteurs. Les marches étaient déjà couvertes de mousse, le violier jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes: un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. Comme j'hésitais à franchir le seuil, cet homme s'écria: 'Eh bien! allez-vous faire comme cette étrangère, qui vint ici il y a quelques jours? quand ce fut pour entrer, elle devint pâle et tremblante, et l'on fut obligé de la reporter à sa voiture.' Il me fut aisé de reconnaître l'*étrangère* qui, ainsi que moi, était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs! Couvrant mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous

le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartemens sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes pas, et qui n'étaient éclairés que par la faible lumière qui pénétrait entre les volets fermés. Je visitai la chambre où ma mère avait perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retirait mon père, celle où j'avais dormi dans mon berceau, celle où l'amitié avait reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur.— Par-tout les salles étaient détendues, et l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser détourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les momens que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parens! La famille de l'homme n'est que d'un jour, le souffle de Dieu la disperse comme une fumée; à peine le fils connaît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur

le frère : le chêne voit germer ses glands autour de lui,—il n'en est pas ainsi des enfans des hommes !

" En arrivant à B— je me fis conduire au couvent ; je demandai à parler à ma sœur. On me dit qu'elle ne recevait personne. Je lui écrivis ; elle me répondit, que sur le point de se consacrer à Dieu, il ne lui était pas permis de donner une seule pensée au monde ; que si je l'aimais, j'éviterais de l'accabler de ma douleur. Elle ajoutait : ' Cependant si votre projet est de paraître à l'autel le jour de ma profession, daignez m'y servir de père ; ce rôle est le seul digne de votre courage, le seul qui convienne à notre amitié et à mon repos.'

" Cette froide fermeté qu'on opposait à toute l'ardeur de mon amitié, me jeta dans de violens transports. Tantôt j'étais près de retourner sur mes pas ; tantôt je voulais rester, uniquement pour troubler la pompe. L'enfer me suscitait jusqu'à

la pensée de me poignarder dans l'église, et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arracheraient ma sœur. La supérieure du couvent me fit prévenir qu'on avait préparé un banc dans le sanctuaire, et elle m'invitait à me rendre à la cérémonie, qui devait avoir lieu dès le lendemain.

" Au lever de l'aube, j'entendis le premier son des cloches, qui annonçait le sacrifice. Vers dix heures, dans une sorte d'agonie, je me traînai au monastère.—Rien ne peut plus être tragique quand on a assisté à de pareils spectacles, ni rien douloureux quand on y a survécu.

" Un peuple immense remplissait l'église : on me conduit au banc du sanctuaire ; je m'y précipite, sans presque savoir où j'étais, ni à quoi j'étais résolu. Déjà le prêtre attendait à l'autel : tout-à-coup la grille mystérieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle était si belle, il y avait sur son

visage quelque chose de si divin, qu'elle excita un mouvement d'admiration et de surprise. Foudroyé par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent ; ma force m'abandonna, je me sentis lié par une main toute-puissante, et au lieu de blasphèmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations, et les gémissemens de l'humilité.

" Amélie se plaça sous un dais qu'on avait préparé pour elle. Le sacrifice commence à la lueur de cent flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums, qui devaient rendre l'holocauste agréable. A l'offertoire, le prêtre se dépouille de ses ornemens, ne conserve qu'une tunique de lin, monte en chaire, et dans un discours simple et pathétique, peint le bonheur de la vie religieuse, les tribulations du monde, et la paix de la vierge qui se consacre au Seigneur. Quand il prononça

ces mots: *Elle a paru comme l'encens qui se consume dans le feu,* un grand calme et des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire; on se sentit comme à l'abri, sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir des anges descendre sur l'autel et remonter vers les cieux, avec des parfums et des couronnes.

" Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtemens, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux jeunes religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel: on vient alors me chercher, pour remplir les fonctions paternelles. Au bruit de mes pas chancelans dans le sanctuaire, Amélie fut près de défaillir: on me place à côté du prêtre, pour lui présenter les ciseaux. En ce moment je sentis renaître mes transports; ma fureur allait éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lança un regard où il y avait tant de reproche

et de douleur, que j'en fus atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble: elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornemens du siècle, sans la rendre moins touchante; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin; et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée: jamais elle n'avait paru si belle; l'œil de la pénitente était attaché sur la poussière du monde, et son ame était dans le ciel.

" Cependant Amélie n'avait point encore prononcé ses vœux, et pour mourir au monde, il fallait qu'elle passât comme à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre; on étend sur elle un drap mortuaire: quatre flambeaux en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, et le livre à la main, commence

l'office des morts, que de jeunes vierges continuent. O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles! On m'avait contraint de me placer à genoux, près de ce lugubre appareil: tout-à-coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus le seul à entendre) viennent frapper mon oreille: 'Dieu de miséricorde, fais que je ne me relève jamais de cette couche funèbre, et comble de tes biens un frère qui n'a point partagé ma criminelle passion!'

"A ces mots, échappés comme du creux du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire; ma raison s'égare, je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras, je m'écrie: 'Chaste épouse de Jesus-Christ, reçois mes derniers embrassemens, à travers les glaces du trépas et les profondeurs de l'éternité, qui te séparent déjà de ton frère.'

" Ce mouvement, ce cri, les larmes, troublent toute la cérémonie: le prêtre s'interrompt, les religieuses effrayées ferment la grille, la foule s'agite et se presse vers l'autel; on m'emporte sans connaissance. Ah! que je sus peu de gré à ceux qui me rappelèrent au jour! j'appris, en rouvrant les yeux, que le sacrifice était consommé, et que ma sœur avait été saisie d'une fièvre ardente. Elle me faisait prier de ne plus chercher à la voir.... O misère de ma vie! une sœur craignait de parler à un frère, et un frère aurait craint de faire entendre sa voix à une sœur! Je sortis du monastère comme de ce lieu d'expiation, où des flammes nous préparent pour la vie céleste, et où l'on a tout perdu, comme aux enfers, hors l'espérance.

" On peut trouver des forces dans son ame contre un malheur personnel; mais un malheur dont on est la cause involontaire, et qui frappe une victime

innocente, est tout-à-fait insupportable. Eclairé sur les maux de ma sœur, je me figurais tout ce qu'elle avait dû souffrir auprès de moi; victime d'autant plus malheureuse, que la pureté de ma tendresse devait lui être à-la-fois odieuse et chère, et qu'appelée dans mes bras par un sentiment, elle en était repoussée par un autre.

"Que de combats dans son sein! que d'efforts n'avait-elle point faits! Tantôt voulant s'éloigner de moi, et n'en ayant pas la force; craignant pour ma vie, et tremblant pour elle et pour moi. Je me reprochais mes plus innocentes caresses, je me faisais horreur. En relisant la lettre de l'infortunée, (qui n'avait plus de mystères) je m'apperçus que ses lèvres humides y avaient laissé d'autres traces que celles de ses pleurs. Alors s'expliquèrent pour moi plusieurs choses que je n'avais pu comprendre; ce mélange de joie et de tristesse qu'Amélie avait fait

paraître, lors de mon départ pour mes voyages, le soin qu'elle prit de m'éviter à mon retour, et cependant cette faiblesse, qui l'empêcha si long-temps d'entrer dans un monastère; sans doute la fille malheureuse s'était flattée de guérir! Ses projets de retraite, la dispense du noviciat, la disposition de ses biens en ma faveur, avaient apparemment produit cette correspondance secrète qui servit à me tromper.

" O mes vieux amis, je sus alors ce que c'était que de verser des larmes pour un mal qui n'était point imaginaire! Mes passions, si long-temps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin, et je m'apperçus, avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

" J'avais voulu quitter la terre avant

l'ordre du Tout-puissant ; c'était un grand crime ; Dieu m'avait envoyé Amélie à-la-fois pour me sauver et pour me punir : ainsi, toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après soi des désordres et des malheurs. Amélie me priait de vivre, et je lui devais bien de ne pas aggraver ses maux. D'ailleurs (chose étrange !) je n'avais plus envie de mourir depuis que j'étais réellement malheureux. Mon chagrin était devenu une occupation qui remplissait tous mes momens ; tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère !

" Je pris donc subitement une autre résolution ; je me déterminai à quitter l'Europe, et à passer en Amérique.

" On équipait, dans ce moment même, au port de B—, une flotte pour la Louisiane ; je m'arrangeai avec un des capitaines de vaisseaux ; je fis savoir mon projet à Amélie, et je m'occupai de mon départ.

" Ma sœur avait touché aux portes de la mort ; mais Dieu, qui lui destinait la première palme des vierges, ne voulut pas la rappeler si vîte à lui : son épreuve ici-bas fut prolongée. Descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous sa croix, s'avança courageusement à l'encontre des douleurs ; ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances, l'excès de la gloire.

" La vente du peu de bien qui me restait, et que je cédai à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires, me retinrent long-temps dans le port. J'allais chaque matin m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenais toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

" J'errais sans cesse autour du monastère, bâti au bord de la mer. J'appercevais souvent, à une petite fenêtre grillée qui donnait sur une plage déserte, une

religieuse assise dans une attitude pensive; elle rêvait à l'aspect de l'océan, où apparaissait quelque vaisseau cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même vestale aux barreaux de la même fenêtre; elle contemplait la mer, éclairée par l'astre de la nuit, et semblait prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisaient tristement sur des grèves solitaires.

" Je crois encore l'entendre, pendant la nuit, la cloche qui appelait les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintait avec lenteur, et que les vierges s'avançaient en silence à l'autel du Tout-puissant, je courais au monastère: là, seul au pied des murs, dans les ténèbres, j'écoutais dans une sainte extase, les derniers sons des cantiques, qui se mêlaient sous les voûtes du temple aux faibles bruissemens des flots lointains.

" Je ne sais comment toutes ces choses, qui auraient dû nourrir mes peines, en

émoussaient au contraire l'aiguillon. Mes larmes avaient moins d'amertume, lorsque je les répandais sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portait avec lui quelque remède: on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur deviendrait à son tour moins misérable.

"Une lettre que je reçus d'elle vers ce temps-là, sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignait tendrement de ma douleur, et m'assurait que le temps diminuait la sienne. 'Je ne désespère pas de mon bonheur,' me disait-elle: 'l'excès même du sacrifice, à présent que le sacrifice est fait, sert à me rendre quelque paix. La simplicité de mes compagnes, la pureté de leurs vœux, la régularité de notre vie, tout répand du baume sur mes jours. Quand j'entends gronder les orages, et que l'oiseau de

mer vient battre des ailes à ma fenêtre ; moi, pauvre colombe du ciel, je songe au bonheur que j'ai eu de trouver un abri contre la tempête. On respire ici quelque chose de divin, un air tranquille que ne trouble point le souffle des passions ; c'est ici la sainte montagne, le sommet élevé d'où l'on entend les derniers bruits de la terre, et les premiers concerts du ciel ; c'est ici que la religion trompe doucement une ame sensible. Aux plus violentes amours, elle substitue une sorte de chasteté brûlante, où l'amante et la vierge se trouvent unies : elle épure les soupirs ; elle allume une flamme incorruptible où brûlait une flamme mortelle ; elle mêle divinement son calme et son innocence, à ce reste de confusion et de volupté d'un cœur qui cherche à se reposer, et d'une vie qui se retire.'

" Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les orages accompagneraient par-tout mes pas. L'or-

dre était donné pour le départ de la flotte, déjà plusieurs vaisseaux avaient appareillé au baisser du soleil; je m'étais arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupais de ce triste soin, et que je mouillais mon papier de mes larmes, tout-à-coup le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute, et au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout était désert, et où l'on n'entendait que le rugissement des flots: je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent des vagues étincelantes; de l'autre, les murs sombres du monastère montent en masse dans les cieux: une petite lumière apparaissait à la fenêtre grillée. Etait-ce toi, ó mon Amélie, qui, prosternée au pied du crucifix, priais le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère!— La tempête sur les

flots, le calme dans ta retraite; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule, de même qu'il n'y a que la pierre du tombeau entre l'éternité et la vie; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent, humble, mais certain, et dirigeant sans périls la religieuse à une terre céleste; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale ayant sous le même toit et son lit et son tombeau, et connaissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie: d'une autre part, une ame telle que la tienne, ô Amélie, vaste, orageuse comme l'océan; un naufrage plus affreux que celui du marinier... Tout ce tableau est profondément gravé dans ma mémoire.... Soleil de ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes! écho du rivage Américain, qui répétez les accens de René! ce fut le lendemain de cette nuit terrible, qu'appuyé sur le

gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale! je contemplai long-temps sur la côte les derniers balancemens des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère, qui s'abaissaient à l'horizon."

Comme René achevait de raconter son histoire, il tira un papier de son sein, et le donna au père Souël; puis se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de parcourir la lettre qu'il lui avait remise.

Elle était de la Supérieure de—. Elle contenait le récit des derniers momens de la *sœur Amélie de la Miséricorde*, morte victime de son zèle et de sa charité, en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté était inconsolable, et l'on y regardait Amélie comme une sainte: la Supérieure ajoutait que depuis trente ans qu'elle était à la tête de la maison, elle n'avait

jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et aussi égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressait René dans ses bras; le vieillard pleurait. "Mon enfant," dit-il à son fils, "je voudrais que le père Aubry fût ici; il tirait du fond de son cœur je ne sais quelle paix, qui, en les calmant, ne semblait cependant point étrangère aux tempêtes; c'était la lune dans une nuit orageuse: les nuages errans ne peuvent l'emporter dans leur course; pure et inaltérable, elle s'avance tranquille au-dessus d'eux. Hélas! pour moi, tout me trouble et m'entraîne."

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avait écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portait en secret un cœur compatissant, mais il montrait au dehors un caractère inflexible; la sensibilité du Sachem le fit sortir enfin de son silence:

“ Rien,” dit-il au frère d’Amélie, “rien ne mérite dans cette histoire la pitié qu’on vous montre ici. Je vois un jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît, et qui s’est soustrait aux charges de la société pour se livrer à d’inutiles rêveries. On n’est point, monsieur, un homme supérieur, parce qu’on apperçoit le monde sous un jour odieux; on ne hait les hommes et la vie, que faute de voir assez loin. Etendez un peu plus votre regard, et vous serez bientôt convaincu que tous ces maux dont vous vous plaignez, sont de purs néans. Mais quelle honte de ne pouvoir songer au seul malheur réel de votre vie, sans être forcé de rougir! Toute la pureté, toute la vertu, toute la religion, toutes les couronnes d’une sainte, rendent à peine tolérable la seule idée de vos chagrins. Votre sœur a expié sa faute; mais, s’il faut dire ici ma pensée, je crains que, par une épouvantable justice, un aveu, sorti du sein de la tombe, n’ait à

son tour troublé votre ame. Que faites-vous seul au fond des forêts, où vous consumez vos jours, négligeant tous vos devoirs ? Des saints, me direz-vous, se sont ensevelis dans les déserts ? ils y étaient avec leurs larmes, et employaient à éteindre leurs passions, le temps que vous perdez peut-être à allumer les vôtres. Jeune présomptueux, qui avez cru que l'homme se peut suffire à lui-même ! La solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble les puissances de l'ame, en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu des forces, doit les consacrer au service de ses semblables : s'il les laisse inutiles, il en est d'abord puni par une secrète misère, et tôt ou tard le ciel lui envoie un châtiment effroyable."

Tout troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée : le Sachem aveugle se prit à sourire, et ce sourire de la bouche, qui ne se mariait

plus à celui des yeux, avait quelque chose de mystérieux et de céleste. "Mon fils," dit l'antique amant d'Atala, "il nous parle sévérement, il corrige et le vieillard et le jeune homme, et il a raison. Oui, il faut que tu renonces à cette vie extraordinaire, qui n'est pleine que de soucis; il n'y a de bonheur que dans les voies communes.

"Un jour le Meschascebé, encore assez près de sa source, se lassa de n'être qu'un limpide ruisseau. Il demanda des neiges aux montagnes, des eaux aux torrens, des pluies aux tempêtes, et parvint à recueillir une onde immense. Bientôt il franchit ses rives, et désole ses bords charmans. L'orgueilleux ruisseau s'applaudit d'abord de sa puissance; mais voyant que tout devenait désert sur son passage; qu'il coulait, abandonné dans une grande solitude; que ses eaux étaient toujours troublées; il regretta l'humble lit que lui avait creusé la nature, la pureté de

son premier cours, et les oiseaux, et les fleurs, et les arbres, et les petits ruisseaux, jadis aimables compagnons de son onde, aux sources de sa vie."

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du *flammant*, qui, retiré dans les roseaux du Meschascebé, annonçait un orage pour le milieu du jour. Les trois amis se levèrent pour retourner à leurs cabanes: René marchait en silence entre le missionnaire, qui priait Dieu, et le Sachem aveugle; qui cherchait sa route. On dit que, pressé par les deux vieillards, il retourna chez son épouse, mais sans y trouver le bonheur. Il périt peu de temps après avec Chactas et le père Souël, dans le massacre des Français et des Natchez à la Louisiane: on montre encore un rocher où il allait s'asseoir au soleil couchant.

FIN.

De l'Imprimerie de Richard Taylor et Co.
Shoe Lane.

les
x,
le,

dit
les
un
ois
urs
tre
le
te.
ds,
s y
de
ère
et
tre
au